64e ANNÉE OCTOBRE 1921

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

Directeur : Jean MEYER

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Les témoignages de survivance

Puisque les témoignages de survivance sont si âprement contestés, et si bruyamment niés, en ce moment, par un certain nombre de représentants attitrés de la presse française, le devoir et le plaisir nous invitent à examiner en toute liberté d'esprit les exemples les plus significatifs de la réalité de cette survivance.

L'une des manifestations de morts les plus démonstratives que je connaisse est celle qui a été rapportée par un positiviste sincèrement matérialiste, le docteur Caltagirone, de Palerme, comme ayant été observée par lui-même. Écoutons la version personnelle qu'il en a donnée. Le fait s'est passé il n'y a pas longtemps, en décembre 1910. Voici son récit textuel :

*
* *

J'étais, écrit-il, l'ami de Benjamin Sirchia ; j'étais même son médecin. Sirchia, très connu à Palerme, était un vieux patriote, très populaire. Il avait des qualités morales et civiques excellentes ; c'était comme moi un incrédule, dans le sens le plus large du mot.

Un jour, au mois de mai de l'année 1910, il nous arriva de discuter sur les phénomènes psychiques. Je répondis à ses questions en lui assurant qu'il résultait de ma propre expérience que certains de ces phénomènes étaient réels, mais que les interpré-

tations en étaient contestables. Dans cette conversation, il me dit sur un ton de badinage :

— Écoutez, docteur, si je meurs avant vous, comme il est probable, puisque je suis vieux et que vous êtes jeune encore, fort et robuste de votre personne, je vous donne ma parole que je viendrai vous apporter la preuve de ma survivance si j'existe encore. (Nous étions à ce moment dans ma salle à manger.) Moi riant et sur le même ton de plaisanterie, je répliquai : « Alors, vous viendrez vous manifester en cassant quelque chose dans cette chambre, par exemple la suspension qui se trouve au-dessus de la table... — Et pour être poli j'ajoutai : « Je m'engage aussi, si je meurs avant vous, à venir vous en donner quelque signe du même genre dans votre maison ! »

Je le répète, tout cela fut dit plutôt par plaisanterie que sérieusement. Nous nous séparâmes, et comme il devait partir prochainement à Licata, province de Girgenti, où il allait s'installer, je pris avec lui rendez-vous à la gare pour le jour de son départ, mais je ne pus m'y rendre à la suite de certaines circonstances. Depuis ce jour, je n'avais eu aucune nouvelle de lui ni directement, ni indirectement. Ceci se passait en mai 1910.

Au mois de décembre suivant (le 1er ou le 2), vers 6 heures du soir, j'étais assis à table avec ma sœur, l'unique personne avec laquelle je vis, lorsque notre attention fut appelée par plusieurs petits coups, appliqués tant sur l'abat-jour de l'appareil suspendu au plafond de la salle à manger, que sur la clochette de porcelaine mobile du fumivore se trouvant au-dessus du verre tubulaire de cristal. Au commencement, nous attribuâmes ces petits coups à des éclats produits par la chaleur de la flamme, que j'essayai d'atténuer. Mais les coups gagnèrent en force et se continuèrent avec une sorte de bruit rythmique. Je grimpai alors sur une chaise pour examiner plus soigneusement ce qui se passait, et je constatai que le phénomène ne pouvait être attribué à la chaleur de la flamme, qui fonctionnait avec une pression très normale. Du reste, il ne s'agissait pas de petits éclats, comme ceux qui se produisent à la suite d'une chaleur extrême, mais de coups secs d'un timbre spécial, rappelant ceux que l'on peut frapper par les jointures des doigts ou par une petite baguette avec laquelle on aurait tapé intentionnellement sur un objet de porcelaine suspendu en cloche. Je cherchai à découvrir la cause de ces coups étranges. Rien. En attendant, le dîner s'acheva, et le phénomène pour ce soir-là prit fin.

Le soir suivant, le même tintement se répéta, et il en fut ainsi pendant quatre ou cinq soirs consécutifs, ce qui excita toujours davantage notre grande curiosité. Mais le dernier soir, un coup fort et sec fit casser en deux la clochette mobile, qui demeura en cet état suspendue au crochet du contre-poids métallique. C'est ce que je pus vérifier en montant debout sur la table pour observer de près l'effet du dernier coup. Je me rappelle même, et ma sœur également, avec précision, que bien que nous eussions éteint la lumière centrale autour de laquelle se produisait le phénomène et qu'on eût allumé une autre branche du lustre, les coups continuèrent toujours à frapper avec une égale intensité.

Je dois également déclarer, et affirmer sur ma foi d'honnête homme, qu'au cours de ces cinq ou six jours d'observation du fait étrange que je ne pouvais m'expliquer, je ne pensai jamais à mon ami Benjamin Sirchia, et moins encore à la conversation du mois de mai précédent, que j'avais entièrement oubliée.

Le lendemain du dernier soir où, comme je l'ai dit, la clochette de porcelaine avait éclaté, vers 8 heures du matin, j'étais dans mon cabinet ; ma sœur s'était mise au balcon pour regarder je ne sais quoi dans la rue ; la domestique était sortie, lorsqu'on entendit dans la salle à manger *un coup formidable*, comme si un violent coup de massue avait été frappé sur la table.

Ma sœur le perçut du balcon, et moi de mon cabinet : nous accourûmes tous deux pour voir ce qui était arrivé.

C'est étrange, mais quelque fantastique que soit ce fait, j'en garantis la vérité : sur la table, *et comme si elle eut été posée par une main humaine*, on trouva une moitié de la clochette mobile, tandis que l'autre moitié était restée suspendue à sa place.

Évidemment, le coup si violent était disproportionné avec l'incident. Ce fut le dernier phénomène couronnant les faits étranges qui s'étaient répétés durant cinq ou six jours, et ce dernier en plein jour, et sans l'action de la chaleur.

La chute de cette demi-clochette de porcelaine ne pouvait s'être produite perpendiculairement à la table, car devant passer par le centre de l'abat-jour, elle aurait dû rencontrer le tube de l'appareil, avec son manchon, qui se seraient brisés sous le choc, pour laisser passer librement la demi-clochette du fumivore ; or, ces deux objets étaient parfaitement intacts et l'espace vide était insuffisant pour le passage. Si elle était tombée obliquement sur l'abat-jour en porcelaine, assez grand, la demi-clochette en question se serait cassée ou aurait brisé l'abat-jour ; ou en admettant qu'elle ait glissé sans casse, elle aurait dû tomber en rebondissant à un point éloigné du centre de la table, et même en dehors du plateau de celle-ci, et non perpendiculairement à l'axe de l'appareil.

Conséquences : le bruit fut un avertissement du phénomène accompli, et le morceau de clochette placé de telle façon que l'on devait conclure que le fait n'était pas dû à un accident, lequel aurait d'ailleurs été en opposition avec les lois de la chute des corps.

Je dois avouer une fois encore que même à ce moment, j'avais absolument oublié Sirchia, ses promesses, le pacte que nous avions conclu ensemble au mois de mai précédent.

Deux jours après, rencontrant le professeur Rusci, celui-ci me dit : « Savez-vous que le pauvre Benjamin Sirchia est mort? — Quand?... demandai-je anxieusement... —Dans les derniers jours de novembre, le 27 ou le 28. —Les derniers jours de novembre? Étrange ! pensai-je alors. Les phénomènes qui se sont passés chez moi se rattacheraient-ils à sa mort? (Le souvenir de notre ultime conversation, avec ses détails si caractéristiques, m'était revenu.) Ils ont commencé le 1er ou le 2 décembre et ont continué pendant cinq ou six jours. La tentative de casser quelque chose de l'appareil à gaz de la salle à manger, avait été convenue entre nous, au mois de mai, et cette manifestation ne s'est arrêtée qu'à l'exécution finale de la convention... Chose tout aussi étrange ! Lorsque le pacte fut ainsi exécuté, presque pour le marquer, un coup formidable en donna l'avis ; le transport voulu de la clochette à un endroit où elle ne pouvait tomber normalement d'elle-même, et excluant le hasard, complète cette étrange manifestation.

Voilà mon observation personnelle.

J'ajouterai que ma sœur et moi, sans savoir pourquoi, nous avons voulu conserver, comme un souvenir de ce phénomène inexpliqué, les deux morceaux de la clochette du fumivore parmi les choses qui nous sont précieuses et chères.

Dr Vicenzo Caltagirone.

***

Il me semble logique de tirer de cette observation la conclusion qui en ressort, comme nous le faisons dans une expérience de chimie ou de physique, et d'affirmer qu'elle prouve ceci : 1° Cet ami existait encore quatre, cinq, six, sept, huit jours après son décès ; 2° il avait gardé sa conscience, son individualité ; 3° il se souvenait de sa promesse ; 4° il a pu la réaliser.

Assurément, nous ignorons sous quelle forme on peut exister après cette vie, de quelles facultés nos monades psychiques peuvent être douées, et comment il leur est possible d'agir matériellement, mécaniquement, comme dans cet exemple si caractéristique. Mais le fait est là. Il n'y a pas à tergiverser. L'expliquer est impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, mais cette impossibilité d'explication ne diminue en rien sa valeur. Nous sommes, dans l'étude de ce monde psychique, au point où en était Newton cherchant à expliquer le système du monde physique, et nous pouvons appliquer ici son propre mode de raisonnement... « *Les choses se passent*, écrivait-il, *comme si* les corps s'attiraient entre eux, en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances. Quant à savoir comment, je l'ignore. » Disons de même : « *Les choses se passent comme si* le mort agissait. »

Critiquer la logique de cet argument me paraît invraisemblable. La vieille hypothèse des coïncidences fortuites n'est vraiment plus recevable. Les combinaisons les plus alambiquées n'aboutissent à rien. Il faut ou nier l'observation, ou avouer qu'elle est inexplicable.

Je répète avec Newton : « Les choses se sont passées *comme si* l'ami du docteur Caltagirone avait tenu sa promesse. » Voilà la vraie méthode scientifique, et non la négation aveugle, persistante et systématique.

Encore une fois, nous ne savons pas comment une âme peut frapper sur un lustre, casser la clochette d'un fumivore en porcelaine et donner un coup de massue sur une table (1). Les observations existent par centaines. Elles nous conduisent à mettre en jeu la force électrique ; mais cette hypothèse ne nous apprend rien. Il y a dans la nature des forces insoupçonnées. Elles peuvent jouer dans ces phénomènes un rôle prépondérant. Ce sont elles qu'il faut découvrir, et ne pas s'inspirer de la méthode de certains savants contemporains, qui prétendent que la science n'a le droit d'expliquer les faits observés que par les forces déjà explorées, et sans toucher à l'inconnu.

J'ai reçu un si grand nombre de relations différentes, de tous les pays du monde, dans toutes les langues, émanant de toutes les classes sociales, et de tous les âges, depuis l'enfance la plus naïve et la plus ignorante jusqu'aux années de compétence éclairée par l'expérience et de sévère analyse psychologique, qu'il m'est absolument impossible

(1) La lumière est-elle un corps ? Elle agit pourtant matériellement sur le radiomètre de Crookes, en le faisant tourner. Elle agit sur la plaque télégraphique en décomposant les sels. Elle peut produire une explosion chimique, etc.

de douter des manifestations de défunts en certaines conditions, et de leur survivance, au moins pendant un certain temps.

Tenir une promesse pour prouver à un ami que l'on existe encore après le dernier soupir est, évidemment, une indication assez péremptoire. Que peut-on demander de plus?

Parmi les observations qui m'ont été depuis longtemps adressées, j'en remarque même une qui offre la plus grande analogie avec la précédente. Nous venons de voir que la clochette cassée n'est pas tombée verticalement, mais a contourné le lustre et a été posée sur la table, comme portée par une main invisible. Eh bien, dans une lettre qui m'a été adressée de Strasbourg, le 14 août 1919, et qui porte le N° 4.100 de ma collection, un professeur m'a signalé le fait que voici. Un de ses voisins a été tué pendant la guerre. Après l'armistice, sa jeune veuve a pu ramener son corps et le faire enterrer au pays natal, village situé près de Strasbourg. Le cercueil était en gare, entouré d'une équipe d'honneur, et on allait le placer sur le corbillard, lorsque juste à cette heure-là (2 heures), dans la pièce où la famille était réunie, l'une des belles assiettes que le défunt lui-même avait accrochées aux murs et auxquelles il tenait beaucoup, se détacha, et, au lieu de tomber verticalement, fut lancée violemment sur la table, obliquement, sans toucher le dressoir, comme si un geste invisible l'avait dirigée. Le clou était resté solidement attaché au mur. Tous les assistants ont été témoins du fait, et plusieurs en furent très frappés.

Je pourrais citer dix autres observations analogues. Ne pas voir en elles des manifestations de défunts, c'est se refuser à toute logique. Continuons notre marche, sans nous préoccuper des ronces et des cailloux.

CAMILLE FLAMMARION.

Autour d'une enquête

Nous avons suivi, avec intérêt, dans le journal *L'Opinion*, les interviews de M. Heuzé et les conclusions qu'il en a tirées, jusqu'à maintenant. Nous en avons dit quelques mots dans notre précédent numéro.

Dès le début de son premier article, l'auteur affirme son désir d'être impartial. C'est très bien.

Il commence par la déclaration de M. Gabriel Delanne.

A l'argumentation claire et serrée, de l'honorable président de l'Union Spirite française, que trouvez-vous à dire? Que le défaut de la cuirasse de l'exposé de M. Delanne, est qu'il n'interprète pas tout par l'intervention des esprits et vous estimez que c'est l'arbitraire de cette division, à vos yeux non justifiée, qui a empêché beaucoup de chercheurs sincères d'adhérer au spiritisme. Vous pensez qu'au fur et à mesure que la métapsychie fera des progrès, le spiritisme perdra encore du terrain. Permettez-nous de ne pas être de votre avis. Nous sommes, au contraire, certains que plus la science avancera dans ce domaine, plus elle viendra confirmer que le spiritisme est établi sur des bases scientifiques, ainsi que l'a, du reste, déclaré, il y a plus de soixante ans déjà, Allan Kardec, émettant le principe : *le spiritisme sera scientifique ou il ne sera pas.*

Vous vous efforcez, cher Confrère, d'être impartial dans les résumés de votre enquête. Permettez-nous, cependant, de vous faire observer que vous paraissez ignorer tout ce qui est favorable au spiritisme. Vous indiquez bien les conclusions de M. Crawford sur les phénomènes observés, mais vous restez muet sur son interprétation des conséquences philosophiques qui en découlent et vous oubliez aussi de dire que le regretté professeur, parle dans toutes ses expériences *de ses collaborateurs invisibles ;* il agissait, dit-il, avec eux comme il l'eut fait avec un collaborateur ordinaire, qui serait venu apporter une nouvelle substance dans son laboratoire ; à ce propos, M. Crawford s'étant aperçu que les opérateurs invisibles ne paraissaient pas toujours bien comprendre le côté scientifique des phénomènes, leur posa, avec diplomatie, quelques questions à ce sujet, il lui fût répondu : nous ne sommes que des ouvriers maniant des forces sous la direction d'esprits supérieurs.

En tous cas, M. Crawford s'est rallié entièrement à l'hypothèse spirite, sans aucune réserve.

Vous arrivez au docteur Geley. Après avoir reproduit la déclaration qu'il vous a faite, où quelques erreurs ont dû se glisser, vous mettez dans sa bouche cette conclusion : « *Quel que soit le phénomène, il doit être*, a priori, *manifestation des forces d'un vivant. Nous n'avons pas besoin de l'intervention des esprits des morts. Du moment que nous expliquons par le vivant certains de ces phénomènes, nous devons supposer que nous expliquerons les autres, tôt ou tard, de la même manière.* »

Nous ignorons si ce sont là les paroles exactes du docteur Geley, nous nous permettons d'en douter, ses ouvrages et ses écrits dans *La Revue Métapsychique*, bulletin de l'Institut Métapsychique International, sont en contradiction avec une pareille affirmation. Nous engageons l'enquêteur à lire « L'Etre subconscient », « De l'Inconscient au Conscient » et le dernier numéro de *La Revue Métapsychique*, où nous lisons, pages 301 et suivantes, concernant les expériences de matérialisations avec le médium Franek Kluski :

« Les moulages ont nécessité une véritable collaboration entre les entités opérant, quelles qu'elles soient, et nous. Elles essayaient de nous satisfaire de leur mieux. Par exemple, c'est à notre demande que nous avons eu un moule de pied. C'est sur mes insistances que j'ai obtenu plus tard, à Varsovie, deux moules comprenant la main et l'avant-bras, jusqu'au coude, moules dépourvus des défauts signalés précédemment.

« Les « entités » ne m'ont pas paru d'un ordre intellectuellement supérieur. Comme à Crawford, il me semble qu'elles ont la mentalité et les capacités de manœuvres, sans plus.

« J'ai fait une remarque assez curieuse : nous avons dit que tous nos moulages avaient été le fait de la même « entité ». Or, les autres « entités » semblaient s'intéresser, autant que nous, au résultat obtenu. J'ai vu, à Varsovie, l'un de ces êtres saisir l'écran phosphorescent, en diriger la lumière sur les gants et les regarder longuement, avec une curiosité passionnée !

« Le psychisme des « Collaborateurs invisibles », comme dit Crawford, mériterait à lui seul, un long article. »

Cette déclaration n'a pas besoin de commentaires.

Constatons, en passant, que M. Heuzé a mis une insistance particulière à faire préciser à chacune des éminentes personnes qu'il est allé interviewer : s'ils étaient oui ou non spirites. Est-ce pour cet esprit d'impartialité, dont vous voulez faire preuve, que vous estimez cette déclaration primordiale? Pour nous, nous ne discernons point, en quoi le fait, pour un savant, d'être spirite ou de ne pas l'être, diminue ou augmente sa valeur, en tant qu'homme de science. Le but de tout savant est de rechercher la vérité et d'en fournir la preuve scientifique. Ne leur demandons pas autre chose. Nous sommes persuadés que tôt ou tard leurs recherches les amèneront, comme c'est du reste le cas déjà pour plusieurs d'entre eux, à la conviction de la réalité des phénomènes spirites.

M. le Pr Charles Richet, dans son discours d'ouverture de l'Institut Métapsychique International, *reconnu d'utilité publique*, n'a-t-il pas placé celui-ci, sous le patronage de deux grands hommes, les vrais fondateurs de notre science, dit-il, l'un pour la métapsychique objective, William Crookes, l'autre pour la métapsychique subjective, Frédéric Myers. J'ai eu l'inoubliable honneur de les avoir pour maîtres, et, j'oserai dire, pour amis. J'ai été témoin de leurs hésitations et de leurs labeurs. Leur œuvre est une base de granit ; et nous n'avons pas d'autres espoirs que d'approfondir le sillon qu'ils ont commencé à tracer. Soyons sûrs qu'avec de la patience et de l'énergie la moisson sera très ample.

Tel est l'hommage qu'a rendu le Maître de la Métapsychique à deux pionniers de la nouvelle science qui, comme on le sait, ont conclu, il y a longtemps déjà, à la réalité des phénomènes spirites.

Votre empressement, M. Heuzé, de noter que M. Camille Flammarion n'est pas spirite du tout, vous a fait perdre de vue ses déclarations capitales et vous a valu une protestation de sa part. Vous lui offrez, du reste, vos excuses.

Ce n'est évidemment pas dans cinq minutes, comme le dit notre grand astronome, qu'on peut se documenter sur l'opinion de quelqu'un, surtout quand il s'agit d'expliquer des sujets aussi graves, aussi complexes que celui de la destinée humaine. Mais nous n'insistons pas, puisque dans toute cette polémique, votre impartialité, votre désir de documenter vos lecteurs, en toute sincérité, ressort de plus en plus de votre argumentation.

Nous avons reproduit dans notre précédent numéro la protestation de M. Flammarion, nous n'y revenons pas.

Pour vous, M. Heuzé, la vérité est chez le Père Mainage et c'est là, que vous allez la chercher.

JEAN MEYER.

Une lettre de M. Léon Denis

Notre éminent collaborateur, M. Léon Denis, a adressé au *Matin* la lettre suivante, que celui-ci a publiée le 25 septembre :

Tours, le 12 septembre.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

« Ainsi que vous l'aviez prévu, votre article du 2 septembre a causé un certain émoi parmi les cercles spirites et j'ai reçu à ce sujet un assez grand nombre de lettres.

« La plupart des personnes mises en cause dans cet article ayant jugé à propos de garder le silence, je viens vous prier, en ma qualité de président d'honneur de l'Union spirite Française et d'ancien collaborateur de votre journal, de vouloir bien accueillir quelques observations, dans l'intérêt même de vos lecteurs.

« D'abord, il convient de dissiper la confusion qui pourrait s'établir entre les termes : métapsychistes et spirites. Les premiers sont des savants qui poursuivent l'étude expérimentale des phénomènes occultes et s'efforcent de les faire classer dans la science. Nous suivons leurs travaux avec un vif intérêt et nous applaudissons à tous les résultats obtenus dans ce sens par l'Institut Métapsychique. Mais, ainsi que le constate M. Houzé, leurs conclusions sont encore vagues, contradictoires et souvent négatives.

« Or, cette solution du problème psychique que MM. Richet, Flammarion et le docteur Geley cherchent encore et chercheront peut-être longtemps, c'est-à-dire la preuve de la survivance et de la manifestation des défunts, les spirites l'ont établie depuis plus de cinquante ans. Elle est consignée dans tous les ouvrages d'Allan Kardec, de Gabriel Delanne et dans les miens.

« En outre, ces preuves sont confirmées par les témoignages de savants de premier ordre et de chercheurs éminents appartenant aux universités et académies de toutes les nations du monde. Pour citer seulement l'Angleterre, nous voyons, de sir W. Crookes jusqu'à Lodge et Conan Doyle, en passant par Russel Wallace, Myers, professeur Barrett et tant d'autres noms illustres, nous voyons, dis-je, se dérouler une longue série d'affirmations précises.

« Tous ces savants, hommes de laboratoire, observateurs pratiques, attestent dans leurs œuvres, avec preuves à l'appui, que l'intervention des défunts, qui sont souvent leurs proches ou leur fils, peut seule expliquer la plupart des phénomènes médiumniques. Sir O. Lodge, recteur de l'université de Birmingham, le déclarait en ces termes, le 22 novembre 1914 : « J'ai conversé avec mes amis défunts exactement « comme je pourrais causer avec une personne quelconque. Étant des hommes de « science, ces amis ont fourni la preuve de leur identité, la preuve qu'ils étaient eux « réellement et non point quelque personnification ou quelque autre chose émanant « de moi-même. » (1).

« Nous pourrions ajouter des témoignagnes semblables émanant d'hommes illustres des autres nations.

« Ce n'est donc pas sans quelque regret que nous comparons ces hautes et nettes affirmations, aux doutes, aux hésitations, et parfois aux reculs de certains psychistes français.

« On ne peut donc pas considérer les métapsychistes comme « les défenseurs du « spiritisme ». Celui-ci se défend lui-même, par les preuves de la survivance qu'il fournit, par les consolations qu'il procure à tant d'âmes désolées, désespérées qu'il rattache à la vie.

« Je reçois tous les jours des lettres de mères, de veuves de guerre qui sont parvenues à communiquer avec leurs chers morts, avec leurs fils disparus et qui ont reçu

(1) *Annales des sciences psychiques*, janvier 1916.

d'eux des témoignages probants de leur présence et de leur affection persistante au delà du tombeau.

« Les progrès du spiritisme sont sensibles dans tous les rangs de la Société et le jour est proche où il ne sera plus guère possible de méconnaître son importance et sa réalité.

« Comptant, etc...

LÉON DENIS. »

Devant l'injustice

On a de la peine à se faire une idée, quand on ne les a pas vus, des taudis sales et malsains, sans lumière et sans air, où vivent certains pauvres, à la campagne et surtout dans les grandes villes. Si, avec vos goûts de propreté et de confort, vous étiez obligé d'y séjourner, vous vous estimeriez le plus malheureux des hommes. Il y a pourtant des miséreux qui, n'ayant jamais eu mieux, s'en accommodent à peu près, en jetant parfois des regards d'envie sur la demeure des riches qu'ils supposent parfaitement satisfaits, car la fortune leur paraît un remède infaillible à tous les maux.

Dans le monde moral, on trouve aussi des indigents et des opulents, ceux-ci moins contents de leur condition que ceux-là ordinairement, puisque l'un des signes de la pauvreté spirituelle est de ne pas se connaître. Vous verrez des individus instruits, séduisants, haut situés, mais pétris de vices, dont l'âme est une véritable sentine. Ne vous arrêtez pas aux apparences si souvent trompeuses. Pénétrez à l'intérieur : quelle malpropreté ! Envisagez-les dans leur vie de famille, les affaires, la politique ou la religion, ils n'ont guère que la préoccupation de se procurer le plus de bien-être possible, dut-il en résulter du préjudice pour les autres, ce qui ne les empêche pas de prendre à l'occasion un air de désintéressement. Ils vous feront peut-être l'honneur, si vous poussez la vertu jusqu'au sacrifice, de vous accorder leur estime ; je crains bien que vous ne soyez à leurs yeux surtout un naïf dont ils feront sans scrupule une dupe. Ils auront plus de considération pour le roué, habile à jouer des coudes dans la cohue des intrigants afin de se pousser aux meilleures places. Ils vivent dans leur corruption comme le miséreux dans son taudis, la conscience peu tourmentée, parce qu'ils y sont dans leur élément.

De quel nom appeler cette tendance à faire prévaloir son intérêt? N'est-il pas vrai que nous sommes sous le règne de l'injustice légèrement tempéré par le code? Évidemment si vous dépassez trop les limites fixées par la loi, vous vous exposez à l'inconvénient de comparaître devant des juges chargés de vous indiquer à vos dépens le droit chemin. Vous savez néanmoins que le filet de la loi a des mailles larges et que, bon pour retenir de grands malfaiteurs, il laisse échapper une multitude de gredins assez adroits pour conserver leur honneur, car, vous ne l'ignorez pas, l'essentiel est de ne pas se laisser prendre. On voit de la sorte se pavaner dans l'impunité des individus qui devraient se morfondre dans une cellule. Ils sont obséquieux avec les forts, insolents avec les faibles, enfoncés dans le mal comme un rat d'égout dans les ordures, et notre monde est si corrompu qu'ils ne sont pas méprisés, aussi longtemps du moins

que la fortune leur sourit. Tombent-ils dans la misère, c'est un changement radical. Le vêtement splendide qui cachait leurs tares étant déchiré, on ne voit plus qu'un être difforme, ulcéreux, ridicule et repoussant.

Ah ! notre humanité n'offre guère au moraliste un beau spectacle. Il ne faudrait certes pas avoir le parti-pris de la dénigrer, car elle a aussi ses mérites. L'âme des foules vibre aisément à la vue des grandes actions et dans l'homme le plus avili il y a parfois d'étranges retours de noblesse qui sont l'indication d'une destinée supérieure. Chacun de nous est, pour employer l'expression de Pascal, « un monstre incompréhensible ». Il n'est pas moins vrai que, dans notre Société, celui qui voudrait, avec une inflexible intransigeance, agir constamment selon la justice, dire en toutes circonstances sa façon de penser, sans tenir compte des rangs, des préjugés et des intérêts, se ferait une existence intolérable. Avec la ferme volonté d'obéir strictement à la conscience, on est parfois obligé à des compromis. Il vaut mieux, malgré une opinion trop accréditée, être dupé que dupeur ; il est néanmoins permis, sans être dupeur, de chercher à n'être pas trop dupé, et l'honnête homme a bien de la peine à manœuvrer. Il sera toujours amené à sacrifier une partie de son droit pour rester fidèle au devoir, triste de voir le succès aller souvent aux moins dignes.

Ne trouvez-vous pas cela révoltant? La plupart vivent dans ce milieu empesté sans en éprouver de la répugance, si ce n'est lorsque le mal dépasse trop les bornes assignées par la coutume qui n'a pas une sévérité excessive. Les âmes pures ont au contraire une sensibilité facilement endolorie au contact de la Société. Des vices auxquels le vulgaire prête une attention indulgente les affectent d'autant plus péniblement qu'elles sont sévères pour elles-mêmes, et, charitables pour le pécheur, elles ont en horreur le péché. Aussi la vue de l'injustice provoque-t-elle leur colère. Vous pouvez juger de la valeur morale d'un homme d'après sa faculté de s'indigner. Reste-t-il placide spectateur de certaines ignominies, soyez sûr qu'il n'a pas des goûts délicats. Vous concevez à la rigueur qu'un vieillard soit blasé, après avoir passé une longue vie dans le tourbillon des affaires ou de la politique ; mais quelle vénération ne vous inspire-t-il pas s'il a conservé la verdeur de la conscience et de quel dégoût ne seriez-vous pas saisi en présence d'un jeune homme moralement usé, sans idéal, ne prisant que l'habileté qui mène au succès.

Le règne de l'injustice, voilà une réalité contre laquelle vous protestez. La justice consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû, à ne pas faire aux autres ce que vous ne voulez pas qu'ils vous fassent. Mari, vous n'avez pas le droit, même en vous basant sur un article du code, de tyranniser votre femme. Commerçant, vous n'avez pas le droit de spéculer sur la misère publique, en accaparant des marchandises pour les vendre ensuite à des prix exorbitants. Politicien, vous n'avez pas le droit, pour vous attirer des suffrages, de prodiguer des promesses que vous vous savez absolument incapable de tenir. Fonctionnaire, vous n'avez pas le droit de vous hisser par l'intrigue à des emplois où votre nullité éclatera, en évinçant des concurrents d'un grand mérite, à qui manquent des protecteurs. Dévot, vous n'avez pas le droit, sous prétexte que vous possédez la vérité, de persécuter des négateurs de votre dogme, peut-être plus religieux que vous. Capitaliste, vous n'avez pas le droit d'asservir des inférieurs tenant de vous leurs moyens d'existence. Prolétaire, vous n'avez pas le droit de vous pas-

sionner pour des utopies qui conduisent au despotisme d'une classe, en ressuscitant, sous une nouvelle forme, des privilèges d'ancien régime. On pourrait allonger indéfiniment la nomenclature des délits commis contre la justice et, par des exemples topiques, montrer que, mêlés à des faits dignes d'approbation, ils constituent en grande partie la trame de la vie sociale où leur laideur serait plus remarquée, si nous ne les avions pas constamment sous les yeux. Considérez ce gros personnage qui mène un train magnifique. On le salue très bas et il y aura foule à son enterrement, quoiqu'il ne fasse pas de sa fortune un usage des plus dignes, bien différent d'autres riches qui semblent s'excuser de leur prospérité en répandant des bienfaits. Hélas ! dressons la liste des matériaux qui sont entrés dans l'édification de leur opulence. Que de mensonges, de rapines, de vilenies ! Vous vous inclinez devant lui, alors que vous devriez vous redresser avec fierté, parce que, dans votre médiocrité, vous avez, on le suppose du moins, l'âme plus propre.

Nous avons parlé des droits qu'on n'a pas ; parlons de celui que vous avez de vous insurger contre cet état de choses. Dans certaines villes, la rue du cimetière s'appelle emphatiquement la rue de l'Égalité. Si la mort ne devait pas établir d'autre égalité que celle de la décomposition des cadavres, cela suffirait-il pour la satisfaction de la conscience? Il m'est agréable, je le confesse, que la superbe de ce potentat qui fut un être malfaisant soit abaissée dans le sépulcre ; il me faut plus encore, il me faut sa rétrogradation dans une autre vie et le relèvement de ses victimes. Sans cette réparation, notre monde me paraît lamentablement absurde. La conscience, je n'y crois plus. Comment prendre au sérieux ses commandements, puisqu'il n'y a pas dans l'ordre profond de la nature une sanction qui les justifie? La ligne droite est sans doute, en morale, un des chemins par lesquels on va au bonheur. Malheureusement on voit trop de gens véreux qui l'atteignent par des voies détournées, sans que les remords les tracasse. Si par hasard l'un de ces endurcis lit ces lignes, quelle petite idée n'aura-t-il pas de l'auteur, en supposant qu'il daigne en avoir une, car la pire des humiliations, pour un pauvre hère, c'est de n'être même pas remarqué. Je le regrette infiniment pour ce Monsieur, parce qu'on n'a pas atteint ce degré d'insensibilité sans déchoir moralement, et je mets ma dignité à ne pas mériter son approbation en affirmant la nécessité d'un Au-delà où nous porterons, l'un et l'autre, les conséquences de nos œuvres.

Ici je juge opportun d'invoquer le spiritisme qui vient à la suite de l'Évangile et de la philosophie, non pour les supplanter, mais pour fortifier leurs arguments. Je m'estime heureux de connaître, par ma propre expérience et par celle de savants éminents, des phénomènes supranormaux qui ne peuvent s'expliquer sans l'intervention de personnalités du monde invisible. Je sais donc que la vie de l'âme n'est pas absolument liée à celle du cerveau qui me sert en ce moment d'instrument pour exprimer ma pensée. Quand la mort l'aura détruit, je continuerai de vivre avec un organisme éthéré, je resterai sous cette forme nouvelle une personne libre et responsable, conditionnée par l'existence actuelle, et une logique inéluctable me dominera. Les actes que j'accomplis sur le plan terrestre sont des grains destinés à germer plus tard dans une évolution marquée par une série indéfinie d'ascensions plus ou moins lentes et pénibles, selon l'usage bon ou mauvais que j'aurai fait de mes facultés dont la

conscience est la plus importante. Mes injustices, il faudra les réparer pour monter à l'échelle du progrès. Cette perspective me remplit à la fois de crainte et d'espérance. Je ne rentre pas en moi-même sans éprouver la honte du pécheur qui s'est rendu coupable de manquements à la loi morale. J'ai là, enregistrés dans ma mémoire latente, une quantité de souvenirs que je croyais effacés et qui, je ne sais comment, apparaissent à l'improviste pour m'accuser. Je frémis en songeant que cette mémoire, quand elle ne sera plus obstruée par la chair, deviendra tellement lucide que je verrai le tableau de toute ma vie. Je subirai cette humiliation, le spectacle des jours mal employés, des devoirs négligés, des mensonges, des lâchetés, des sensualités, que sais-je encore? trop heureux si, sur ce terrain encombré de ronces et d'épines, apparaissent çà et là quelques fleurs au parfum suave, quelques fruits savoureux. Je n'ai donc pas lieu d'être rassuré pour mon propre compte et je craindrais, en envisageant l'avenir d'outre-tombe avec trop de confiance, d'entretenir une vanité dont j'aurais plus tard à me repentir. Soyons humbles ; c'est un moyen de préparer notre réhabilitation. Ajoutons à la modestie l'indulgence pour le prochain : cela contribuera à notre avancement. Je ne veux pas trop penser à l'injustice des autres, de peur de m'aveugler sur la mienne. Je ne connais pas d'ailleurs les circonstances atténuantes qu'on peut invoquer en leur faveur et je laisse à des juges plus pénétrants la tâche d'assigner la part de responsabilité qui leur incombe. Mais, quelle que soit mon inquiétude, je suis ravi d'avoir acquis la conviction qu'on ne pratique pas l'injustice impunément. Dans l'économie future, des biens que nous recherchons ardemment n'auront plus aucune valeur. A quoi se réduit l'ambition de la plupart des hommes? A gagner de l'argent pour augmenter la somme de leurs jouissances par la satisfaction des sens, car, songez-y, la plus grande partie de leur activité se ramène au soin de leur corps. Au lieu de chercher à simplifier la vie, on la complique à outrance. On subit la tyrannie d'une foule de besoins factices et, pour être mieux logé, mieux vêtu, mieux nourri, mieux diverti, on se jette âprement dans la lutte, en évinçant des concurrents, sans trop regarder à la légitimité des moyens. De là vient que l'injustice coule à pleins bords. Quand on sera débarrassé de cette chair pour laquelle on fait à chaque instant le sacrifice de son âme, ceux qui l'auront aimée sans mesure se trouveront, avec leur mentalité grossière, dépaysés dans un monde immatériel. Ils seront à un degré inférieur de l'échelle, après avoir peut-être occupé ici-bas un des sommets, et, pour s'élever sur ce nouveau plan, ils auront à soutenir une lutte contre leur médiocrité. Ce sera leur châtiment, tandis que les justes arrivant dans l'Au-delà moins charnels, se spiritualiseront plus aisément. C'est ainsi que, par le jeu d'une loi de la nature, la morale reprendra ses droits.

Plein de cette idée, je sens la nécessité d'orienter ma conduite vers la justice et, si j'ai la tristesse de ne pas réaliser mon idéal, j'en conserve du moins la vision, le regard fixé sur le monde supérieur où les hommes de proie sont impuissants à faire prévaloir leur égoïsme. Cette notion de la vie à venir, qui est l'essence même du spiritisme, sans que le principe du christianisme en reçoive au fond la moindre atteinte, rétablit l'harmonie dans ma conscience. L'injustice n'est que pour un temps : quelle consolation ! Le suprême Ordonnateur, en laissant à la créature raisonnable le périlleux usage du libre arbitre qui est la condition de la grandeur morale, a voulu, par une

sage organisation, que le châtiment découlât tôt ou tard de la faute et que la victoire finale fût assurée au bien. La destinée prend de la sorte un aspect rassurant. La souffrance volontairement acceptée est pour l'homme vertueux une semence de bonheur, tandis que la joie du méchant prépare sa déchéance. Une doctrine qui vous fixe dans cette certitude n'est-elle pas éminemment bienfaisante?

(A suivre.) Alfred BÉNÉZECH.

Ce qu'il faut penser de la Métapsychique

Nous sommes certain d'intéresser nos lecteurs en reproduisant l'article de M. le Professeur Charles Richet, membre de l'Institut, paru dans *Le Progrès Civique* du 17 septembre, sur la Métapsychique.

I

Il est peu de questions sur lesquelles se débitent plus d'inepties. Vraiment, c'est un assez triste spectacle que de voir, d'une part, un public ignorant et aveugle adopter les plus étonnantes calembredaines, et, d'autre part, les savants, les hommes graves, se refuser systématiquement à tout examen.

Pourtant cette science, à laquelle, en la dénommant *métapsychique*, j'ai demandé droit d'asile parmi les autres sciences classiques, cette science existe.

Elle a été constituée par deux savants illustres, William Crookes, le génial physicien, et Frédéric Myers, le psychologue délicat et érudit, auquel sont dues tant de pénétrantes études.

Crookes a établi qu'il y a des phénomènes mécaniques ou lumineux que la physique ordinaire est impuissante à expliquer. C'est la métapsychique *objective*. Myers, avec ses éminents amis de la *Société des Recherches Psychiques* de Londres, a prouvé par maintes observations qu'il y a des pressentiments, des télépathies, des lucidités que la psychologie normale est impuissante à expliquer.

Le sujet est tellement vaste que ce n'est pas en une demi-page ou même en dix pages qu'on peut le traiter comme il convient. Pourtant, j'essayerai de donner très brièvement un aperçu sur ce qu'il faut croire, et ce qu'il faut se refuser à croire, des faits de la métapsychique.

II

La métapsychique, comme beaucoup de sciences, repose à la fois sur l'observation et sur l'expérimentation.

Tout d'abord il y a des expériences nombreuses, décisives, montrant que certains individus, les médiums, ont l'étonnant pouvoir de dire des noms, des faits, des chiffres, de reproduire des dessins, de faire des récits conformes à la réalité des choses, alors que cependant les sens normaux ne peuvent leur avoir rien appris.

Je pourrais citer deux cents faits ; je me contenterai de mentionner une dame américaine, Mme Piper, de Boston.

Quand un visiteur cachant son nom, sa personnalité, vient la voir, tout de suite elle indique, avec quelques rares erreurs, son nom, ou le nom de ses proches parents,

en donnant des détails si précis, si caractéristiques qu'il est tout à fait absurde d'attribuer au hasard ces divinations. On ne peut supposer de supercherie ni de fraude. Comment la fraude pourrait-elle faire dire à Mme Piper le nom de la tante de sir Oliver Lodge, morte il y a longtemps, avec la description du fauteuil dans lequel elle était assise?

Sir Oliver Lodge est un grand physicien anglais qui a été radicalement convaincu par ce que lui a dit Mme Piper. De même, William James, l'illustre psychologue américain. On a écrit trois gros volumes sur la lucidité de Mme Piper. Tous ceux qui auront la patience de lire cette volumineuse enquête seront convaincus que Mme Piper sait des choses que ses sens normaux ne lui ont pas appris.

Mais, bien entendu, Mme Piper n'est pas la seule.

Et depuis longtemps, on a recueilli dans les journaux de métapsychique quantité de faits analogues. J'ai pour ma part, sur sept à huit personnes au moins, dans les conditions les plus diverses, constaté que parfois, soit en état d'hypnose somnambulique, soit en état de transe spiritoïde, il peut y avoir quelque *connaissance de faits que les sens normaux n'ont pu révéler.*

Les preuves sont si nombreuses, si solides qu'il ne me paraît plus permis de douter : mais je reconnais que pour avoir une opinion réfléchie, raisonnée, sérieuse, il faut se livrer à un pénible et long travail, lire au moins une petite partie de ce qui a été écrit sur la question, par A. de Rochas, par J. Maxwell, par Ochorowicz, par J. Hyslop, par R. Hogson, par Mad. Sidgwick, Mad. Varrall, Arthur Hill et par quantité d'autres savants qui, expérimentant avec des sujets sensibles, ont mis hors de doute cette faculté de connaissance *supra-normale,* comme disait Myers.

Et ce n'est pas bouleverser la science, comme certains savants le prétendent ; c'est introduire dans la science un fait nouveau, très mystérieux encore, et que je formulerai simplement en disant : *il y a chez certains individus, à certains moments, connaissance (vague) de faits que les sens normaux ne peuvent leur avoir appris.* Ni le hasard, ni la fraude ne suffisent à l'expliquer.

Assurément, il serait désirable que nous eussions quelque lumière sur cette faculté inconnue ; mais nous n'en savons rien ; et la formule que j'indique ici est l'énoncé brut d'un fait, ne s'appuie sur aucune théorie, n'introduit aucune hypothèse.

Je sais bien que les sceptiques vont sourire, et qu'ils parleront de ce fameux pari relatif à la lecture d'une lettre fermée. Mais les paris de cette sorte ne sont pas de mise dans la science. Que dirait-on d'un individu, disant pour prouver qu'il n'y a pas d'aérolithes : « Je parie un million contre dix francs que le 24 septembre, à 3 heures de l'après-midi, vous ne ferez pas tomber un aérolithe sur la place du Panthéon. » Il gagnerait son pari. Mais aurait-il le droit de dire triomphalement : « Il n'y a pas d'aérolithe? »

On a cru longtemps que cette connaissance, supra-normale était la lecture de la pensée. Myers a créé le mot très heureux de *télépathie* qui a été accueilli avec grande faveur.

Il est certain d'ailleurs qu'il y a des télépathies ; mais la télépathie n'explique pas tout. Loin de là.

Des faits sont révélés que personne ne connaît ; par exemple la divination d'un dessin en enveloppe close, choisi au hasard parmi une vingtaine de dessins. Il faut

de toute nécessité admettre que la *lucidité*, — ce que j'ai appelé *cryptesthésie*, c'est-à-diresensibilité cryptique, — est une faculté de l'intelligence humaine, faculté fragile, passagère, incertaine, mystérieuse.

Et pourquoi non?

Pourquoi supposer qu'avec nos cinq misérables sens nous avons délimité tout l'univers?

Comment être assez enfant pour supposer qu'il n'y a pas d'autres forces que les forces accessibles à nos sens?

Huxley raconte qu'il a mis sa tête entre les branches d'un immense aimant. Alors, dit-il, il se passa quelque chose d'extraordinaire : *je n'ai rien senti*. Ainsi voilà une force énorme, capable de soulever 200 kilos de fer, qui ne fait aucune impression sur nos sens. Les courants de haute fréquence, assez puissants pour allumer une lampe électrique, nous demeurent tout à fait inaperçus et traversent notre corps sans faire la moindre impression. Et il est extrêmement probable qu'il y a autour de nous des vibrations très fortes, qui n'agissent pas sur nos sens, mais demeurent tout à fait inconnues.

III

Les observations complètent ce que les expérimentations nous ont appris sur la lucidité et la téléphatie. Il est en effet bien établi que, parfois, chez des individus parfaitement normaux, survient une vision, ou une audition, ou un phénomène de de sensibilité quelconque, qui apprend tel ou tel événement, le plus souvent la mort d'un proche.

Et, pour citer un cas probant, M. Wingfield Baker, sur son yacht, à trois mille kilomètres de Londres, voit en entrant dans sa cabine le fantôme de son frère, qui tristement le salue. Il est fort effrayé, mais garde assez de sang-froid pour écrire sur son agenda la date et l'heure, avec les prénoms R. A. W. B. de son frère, en ajoutant ces mots : *God forbid* (Que Dieu le garde !) A cette même heure, en ce même jour, le frère de M. Wingfield était tué par une chute de cheval, à la chasse.

La bonne foi de M. Wingfield n'est pas plus douteuse que celle d'Oliver Lodge, ou celle de William James. C'est entendu.

Mais est-ce le hasard?

Eh bien non ! Ce n'est pas le hasard.

Quoi ! M. Wingfield a une hallucination, une seule, dans toute sa vie. Et il a l'hallucination de son frère. Et c'est à ce moment même que son frère est mort. Il serait tout aussi insensé de dire : c'est le hasard, que de dire : c'est le hasard, lorsque à quelques fractions de seconde près, on prévoit le moment d'une éclipse. Quand on tend une corde sur une route, et qu'un bicycliste vient faire une chute à ce point, jamais on ne va dire : c'est le hasard.

D'autant plus que les faits analogues sont très nombreux. Camille Flammarion d'une part, et d'autre part la *Société anglaise de Recherches psychiques*, ont recueilli près de trois cents récits très démonstratifs, lesquels, à mon sens, ne laissent pas de place au doute.

Mais il doit être bien entendu que la constatation de cette faculté de connaissance

n'entraîne nullement une croyance quelconque à la *réalité* d'un fantôme. M. Wingfield a vu le fantôme de son frère ; mais c'était certainement subjectif ; puisqu'il a été seul à le voir : c'est une *hallucination véridique*, hallucination parce que nul fantôme n'était là ; véridique, parce que cette vision est en rapport avec un phénomène réel, la mort de Richard Wingfield Baker.

Il semble que la notion de la mort de R. W. B. est arrivée à l'inconscient de M. Wingfield, et que cet inconscient, pour avertir la personnalité consciente de M. Wingfield, lui a présenté la mort de son frère sous la seule forme accessible à l'humaine intelligence, en lui faisant voir l'image fantomatique de son frère.

Les spirites ont construit à cet effet une théorie très cohérente, très intéressante, mais qui comporte tant d'invraisemblables hypothèses que je me refuse absolument à l'admettre.

Ils ont procédé très naïvement, un peu comme les sauvages devant les grandes forces naturelles qu'ils ne comprennent pas, et qui attribuent les orages, les éclairs, la pluie, les tempêtes, les éclipses, les maladies, à des divinités bienfaisantes ou malfaisantes. De même en présence de faits non habituels, dont l'interprétation est mystérieuse, les spirites disent : ce sont des esprits, c'est-à-dire des forces à demi divines, omniscientes, omnipotentes, âmes des défunts qui ont survécu.

Et ce qui tend à fortifier les spirites dans leur foi, c'est qu'il se fait chez les médiums des changements de personnalité, si saisissants parfois qu'on est tenté de croire qu'il y a en eux des *incarnations*, c'est-à-dire, pendant la transe spirite, le retour de l'âme du défunt dans l'intelligence du médium.

La discussion approfondie de la théorie spirite nous mènerait beaucoup trop loin. Il me paraît qu'elle est erronée, ou, *tout au moins prématurée*. Il est, en effet, beaucoup plus simple d'expliquer tous les phénomènes de la métapsychique subjective, en disant qu'il y a une faculté inconnue de l'âme, qui est d'être ébranlée par certaines vibrations, de manière à acquérir des connaissances que nos sens normaux n'ont pas apportées.

IV

Mais tout n'est pas dit quand on a parlé de la métapsychique subjective. Il y a des phénomènes objectifs, dont on ne peut nier la réalité.

William Crookes avait prouvé, en expérimentant sur Florence Cook et sur Douglas Home qu'il y a des *matérialisations*, c'est-à-dire des formations temporaires de corps et des *télékinésies*, c'est-à-dire des mouvements d'objets sans contact. Quoique la chose fût extraordinaire, invraisemblable, Crookes, après des expériences rigoureuses, eut l'audace de l'affirmer : je ne dis pas que c'est possible, disait-il, je dis que cela est.

Après Crookes, le phénomène inouï, prodigieux, absurde, de la matérialisation et de la télékinésie, a été des centaines de fois constaté en toute rigueur, et il est un peu décevant pour notre raison humaine qu'en présence des constatations précises qui ont été faites, par Oliver Lodge, par Morselli, par Bottazzi, par Schrenck-Notzing, par E. Imoda, par Ochorowicz, par J. Bisson, par Geley, par W. Barrett, et, tout récemment, avec une précision remarquable, par l'ingénieur anglais Crawford, on regarde les matérialisations comme un témoignage de fraude pour les médiums, et de crédulité pour les observateurs.

Eusapia Paladino a donné à tous les savants de l'Europe, curieux de ces phénomènes, des preuves multiples, indiscutables. Jamais peut-être aucun fait scientifique n'a été soumis à un contrôle aussi rigoureux. Des commissions d'enquête se sont succédées, qui finalement ont conclu, avec la timidité inhérente aux commissions scientifiques, à l'authenticité des phénomènes.

O. Lodge qui avait douté, Myers qui avait douté, Flournoy, qui avait douté, Feilding qui avait douté, Carrington qui avait douté, ont été, en fin de compte, convaincus que les phénomènes de télékinésie et d'*ectoplasmie* étaient absolument réels. Un savant professeur de Gênes, E. Morselli, a écrit un livre excellent où il relate toutes les expériences faites sur Eusapia. Ce sont deux gros volumes qu'il faut lire, de même qu'il faut lire les ouvrages de Hyslop et de Hogson pour savoir ce que peut Mme Piper.

Plus récemment, des livres ont paru, très richement documentés, avec un grand luxe de photographies excellentes, par E. Imoda, en Italie, par Crawford en Angleterre, par Mme Bisson et Schrenck-Notzing en France, par Mme Frondoni Lacombe, de Lisbonne ; de sorte que la preuve de la matérialisation est faite, et bien faite.

Mais, comme je le disais tout à l'heure pour la métapsychique subjective, je n'en conclurai pas du tout qu'il y a des fantômes, ayant une existence individuelle, même passagère.

Il me paraît que ce sont là des propriétés du corps humain : comme la cryptesthésie est une faculté de l'intelligence humaine, il est pour moi hors de doute qu'à certains moments il se fait une sorte de projection matérielle, d'*ectoplasmie*, qui simule un être humain, mais qui tout de même est rattachée au corps du médium par des traînées plus ou moins lumineuses.

Et tout cela est évidemment très incertain, très vague, très mystérieux. Nous sommes tout à fait au début d'une science nouvelle qu'il faut constituer.

V

Or, pour la constituer, il faudra mettre plus de rigueur que n'en ont mis les personnes s'occupant de sciences psychiques, et notamment les spirites. Le grand malheur de la métapsychique, c'est qu'on a voulu en faire une sorte de religion, avec ses dogmes, ses initiations et ses rites. C'est grand dommage. Il faut étudier ces faits avec le même sang-froid que le chimiste qui dose l'azote de l'acide urique, le physiologiste qui inscrit la contraction musculaire d'une grenouille, le physicien qui mesure la longueur d'onde d'une flamme.

Ne nous perdons pas dans des considérations nuageuses sur l'Au-delà. Notons les faits, sans en déduire de fumeuses théories.

Et surtout gardons-nous de nier ces faits, parce que nous ne les comprenons pas. De vrai, nous n'avons rien compris à tout ce qui nous entoure. Il y a des phénomènes habituels, d'autres non habituels. Voilà toute la différence. Mais quant à être incompris, les uns et les autres le sont également.

Soyons donc tous, les savants plus encore que le public (qui est, sans raison, crédule ou sceptique), convaincus que dans les phénomènes de la métapsychique, il y a tout un monde nouveau, qu'il faut analyser, étudier, approfondir ; et la moisson sera belle, car nous sommes devant l'inconnu. Charles RICHET.

Quelques réflexions philosophiques [1]

VIII

Choix d'une hypothèse expliquant la destinée humaine

Pour mettre l'hypothèse spiritualiste complètement d'accord avec les faits, il n'est pas nécessaire de faire des recherches bien laborieuses. Cet accord était établi dans les philosophies spiritualistes de l'Inde et de la Grèce. Il existait même à l'origine dans le spiritualisme chrétien et on s'explique mal comment celui-ci, par un étrange oubli des principes de la logique, a pu le supprimer.

L'accord en question s'obtient, en effet, en abandonnant la conception d'une seule incarnation de l'âme, pour adopter l'hypothèse de multiples incarnations. Dans cette hypothèse, chaque vie terrestre fait suite à d'autres vies analogues et ainsi s'expliquent aisément, comme on le verra plus loin, toutes les anomalies apparentes que présentent la naissance, la vie et la mort.

Cette explication des origines et des fins de l'homme est celle qu'ont donnée les religions et les philosophies de l'Inde, et qu'a acceptée, et qu'accepte encore, une notable partie du genre humain. Dans nos régions occidentales, on ignore peut-être un peu trop les idées orientales et, sans savoir exactement ce qu'est la métempsycose on y trouve trop aisément un sujet de plaisanterie que rien ne justifie. En réalité, les doctrines de l'Inde qui, au point de vue moral, se rapprochent singulièrement de la doctrine chrétienne, sont parmi les plus belles et plus élevées qui aient été formulées. « Nous nous transformons, dit le Mahabarata, mais ce n'est pas mourir..... L'âme, dans ses transformations successives, éprouve l'enfance, la jeunesse, la vieillesse, comme nous les éprouvons ici-bas..... L'homme ne cesse pas d'exister, dans divers corps jusqu'à ce qu'il soit régénéré tout entier dans le bien.... Celui-là est chéri de Dieu dont le cœur, libre de toute haine, répand sa charité sur toute la nature animée ou inanimée ; qui ne craint point les hommes, et que les hommes ne craignent point ; qui ne désire rien pour lui, tout pour ses frères ; qui est le même dans la gloire ou dans l'humiliation, dans la peine et dans le plaisir, qui s'élève par le détachement au dessus des vicissitudes de la courte vie ici-bas, pour chercher le seul Dieu, le souverain principe de toutes choses » (2).

Cette haute conception de la vie morale n'est-elle pas digne d'attirer l'attention?

« Le dogme de la métempsycose, la croyance que les effets de nos bonnes et de nos mauvaises actions n'expirent pas avec la vie pendant laquelle ces actions sont faites, mais se transmettent à toute la série de nos existences ultérieures, cette manière d'envisager la vie qui la fait regarder soit comme un rêve, soit comme un pénible fardeau, enfin la persuasion que toutes les observances religieuses deviennent inutiles pour celui qui a atteint la science suprême, tout cela appartient à ce que l'on peut appeler la philosophie nationale de l'Inde » (3).

(1) Voir *Revue Spirite* : Mai, Juin, Août, Octobre, Décembre 1920, Février et Août 1921.
(2) Cité dans le cours de la littérature de LAMARTINE (tome I).
(3) *Essais sur l'histoire des religions*, par MAX MULLER, traduit de l'anglais par G. HARRIS page 311.

Ces idées, répandues en Asie, ne s'y sont pas localisées. Elles ont été, à la suite de Pythagore, adoptées, au moins en partie, par de nombreux philosophes grecs, et il paraît fort probable qu'elles servaient de base à l'enseignement précédant l'initiation aux mystères. Pythagore, que certains auteurs ont cru pouvoir confondre avec le Bouddha indien (1), était, en effet, une sorte de prophète, de thaumaturge, fondateur d'un institut ou communauté, ayant quelque analogie avec un ordre religieux. Il était aussi, comme nous disons aujourd'hui un « scientifique », un homme qui possédait toutes les connaissances de son temps. Sa doctrine, puisée, au moins en partie, auprès des mages de l'Orient et des prêtres égyptiens, contenait des considérations remarquables sur la structure de l'Univers et enseignait l'unité divine, organe créateur, et l'immortalité de l'âme, avec sa transmigration des animaux à l'homme et ses incarnations successives, assurant son épuration progressive. Il faut croire que cette doctrine laissa une bien forte empreinte sur tous les esprits du monde grec et latin, car on la retrouve, formulée, plus ou moins explicitement, par tous les penseurs de l'antiquité qui ont cherché, dans le spiritualisme, la solution du problème de la destinée humaine. Et, pour ne parler que des plus illustres, n'est-il pas permis de rappeler la scène allégorique dans laquelle Platon, à la fin de sa *République*, résume ses croyances sur ce que nous appelons l'Au-delà ; de citer aussi cet inoubliable *Songe de Scipion*, où Cicéron parle des âmes qui viennent du Ciel pour y retourner, *hinc profecti huc revertuntur* (2).

Au temps du Christ ces idées étaient donc fort répandues parmi tous ceux qui se préoccupaient des « choses du ciel », et lorsque l'Evangile de Saint Mathieu annonce que Jean Baptiste est le prophète Elie « *Ipse est Elias qui venturus est* », nul ne paraît en être surpris. On ne cherche pas, comme on le fit plus tard, à donner de ce passage une interprétation plus ou moins subtile, mais s'accordant bien mal avec le texte.

De nombreux indices de la croyance aux incarnations successives se retrouvent dans les premiers siècles de notre ère, chez les néoplatoniciens dont plusieurs furent d'ailleurs de fervents disciples de Pythagore (3).

Les Chrétiens, semblent aussi, de leur côté, avoir conservé encore longtemps cette croyance dont on trouve la trace, non seulement au temps des Apôtres (4), mais encore dans les œuvres d'Origène et même de Saint Augustin (5) et, surtout, dans les luttes religieuses d'où sortit l'Eglise Romaine. C'est d'ailleurs, au cours de ces luttes que, repoussée par le parti triomphant, elle fut peu à peu abandonnée, aussi bien par les écoles philosophiques, que par le troupeau des fidèles. Les causes de cet abandon ne sont pas bien faciles à déterminer. Il faut sans doute l'attribuer en partie à l'influence prépondérante de certains pasteurs de l'Église qui ne pouvaient pas voir sans amertume les idées de Pythagore persister chez leurs ouailles, et peut-être aussi à la désapprobation dont furent l'objet certaines pratiques d'occultisme susceptibles, à en juger par ce qui se passait chez les néoplatoniciens, de troubler des esprits faibles et que la doctrine des réincarnations devait naturellement encourager.

(1) *Essais sur l'histoire des religions*, par Max Muller, traduit par G. Harris, page 306.
(2) Voir aussi le livre IV de *L'Enéide*, vers 713 et suivantes.
(3) *Histoire de la philosophie ancienne*, par H. Ritter, tome IV, page 513 et suivantes.
(4) Léon Denis, *Après la mort*, page 87 et suivantes.
(5) *Doctrine de Saint Augustin*, par Ernest Bersot, 1843.

D'une façon générale d'ailleurs, lorsque le christianisme, sorti de l'obscurité de ses débuts, leva son étendard contre le paganisme, une de ses principales préoccupations fut de ruiner toutes les doctrines sur lesquelles pouvait s'appuyer son ennemi et, plus spécialement, celles de l'Ecole d'Alexandrie dont l'enseignement, non seulement réconfortait les païens, mais encore inspirait les hérésiarques les plus notoires.

La doctrine de la pluralité des incarnations de l'âme n'échappa pas à l'ostracisme dont tout ce qui émanait de la philosophie et des religions anciennes fut désormais l'objet. Faut-il regretter qu'elle ait été ainsi repoussée par le christianisme et remplacée par celle qui, n'admettant pour l'âme qu'une seule incarnation, a servi de base à toute la philosophie spiritualiste depuis le v^e^ siècle jusqu'à notre époque? En adoptant une explication rationnelle des origines et des fins de l'homme, la religion chrétienne se serait engagée dans une voie bien différente de celle qu'elle a suivie. L'Évangile, dans sa divine simplicité, aurait toujours constitué son Crédo intangible, mais combien eussent été changés son enseignement et son culte! Quels troubles et quelles agitations internes elle se fut épargnés ! Quel apaisement elle eut donné à toutes ces âmes tourmentées par le besoin de savoir, que des mystères, toujours en contradictions avec leur raison, ne pouvaient satisfaire !

Dans ces conditions le christianisme aurait sans doute mieux répondu aux aspirations des esprits cultivés, mais se serait-il mis à la portée de ces foules ignorantes qui venaient à lui; se serait-il adapté à la mentalité de ces barbares, qui se ruaient sur l'empire Romain et allaient peu à peu conquérir le monde? Ces esprits frustes, ces cœurs sauvages, ne pouvaient guère être impressionnés, il faut le reconnaître, que par le surnaturel et par le mystère. Par le merveilleux, on séduisait leurs intelligences primitives et, par la peur d'un enfer éternel, on réfrénait leurs instincts brutaux. Ne soyons donc pas trop surpris d'une évolution qui permettait au christianisme de se mettre mieux à la portée de ces peuples sauvages, qu'il avait à tirer de la barbarie, pour former ces nations européennes dont la civilisation devait s'étendre sur la terre entière, comme la civilisation grecque s'était étendue autrefois sur le bassin de la Méditerranée. Mais souhaitons en même temps, qu'après avoir rempli cette grande et belle tâche, il comprenne enfin qu'il n'est plus d'accord avec les progrès dont il a été lui-même l'instigateur, et qu'il est temps pour lui, par une nouvelle évolution, de se placer dans le cadre des idées modernes, afin de restaurer partout ces principes évangéliques, malheureusement trop oubliés, et de donner aux hommes cette loi dont ils ont un si pressant besoin.

La doctrine des incarnations successives, ainsi proscrite ou délaissée pendant une longue suite de siècles par la religion et par la philosophie chrétiennes, n'avait cependant pas été oubliée. Notre époque l'a vue renaître et se développer sous des influences d'ordres particulier, considérées, par ceux qui les subissent, comme des manifestations d'une vie supra-terrestre et une révélation de la place prépondérante que cette vie tient dans l'univers. Cette doctrine ainsi rénovée a groupé, depuis plus d'un demi-siècle, de nombreux adhérents que, sous le nom de spirites, on trouve un peu partout en Europe et en Amérique.

Le Spiritisme, nul ne l'ignore a rencontré de nombreux et puissants adversaires. Les religions établies l'ont repoussé et condamné comme œuvre démoniaque; la

philosophie spiritualiste l'a rejeté comme reposant sur des pratiques de magie et de sorcellerie ; la matérialisme, enfin, envisageant à son point de vue les manifestations spirites, ou bien les a niées, ou bien les a présentées comme des actes inconscients de ceux qui les provoquent. Le public lui-même n'a guère épargné les spirites qu'il a souvent assimilés à des jongleurs se livrant à des incantations ridicules. Et pourtant le Spiritisme, malgré toutes les attaques et toutes les railleries dont il est l'objet, continue à s'étendre et à recruter des adeptes parmi tous les hommes qui cherchent la solution du problème de leur destinée et ne la trouvent, ni dans les travaux philosophiques, ni dans les mythes religieux. Ne faut-il pas voir là une utile indication sur la valeur de la doctrine des incarnations successives et sur l'apaisement qu'elle peut donner aux esprits tourmentés du besoin de savoir ?

Dans ces conditions on se trouve assez naturellement conduit à extraire de cette doctrine une *hypothèse* groupant et expliquant les faits qui caractérisent l'origine, la nature et la fin de l'homme, mieux que le font les hypothèses adoptées par le spiritualisme orthodoxe et par le matérialisme.

L'hypothèse qui se présente ainsi à l'esprit peut se formuler comme suit :

Une âme, couverte d'un corps comme d'un vêtement : voilà l'homme. Cette âme, dont la substance restera pour nous bien longtemps inconnue, part d'un état tout à fait embryonnaire. Elle se développe lentement, en remontant progressivement l'échelle des êtres vivants, dont elle revêt successivement les corps, en commençant par les plus rudimentaires, pour arriver jusqu'aux plus développés. Au cours de cette longue et pénible ascension, son intelligence, sa volonté, sa conscience, apparaissent peu à peu, puis sa personnalité se dégage, en même temps que s'accentuent les caractères qui la différencient des autres âmes et qui résultent des conditions dans lesquelles elle a évolué. Un jour vient où elle prend sa forme humaine et où elle doit, sous cette forme, revêtue bien des fois, soit sur terre, soit peut-être sur d'autres planètes, continuer, avec de multiples défaillances, à développer ses facultés et à s'éloigner de la bestialité primitive. Puis ses progrès s'accentuent ; ses incarnations deviennent moins fréquentes. Elle prend une part de plus en plus grande à la vie de l'esprit, vie purement spirituelle, dont elle jouit enfin pleinement, lorsque, débarrassée de toutes les grossièretés matérielles, déjà rayonnante de vertu et de science, elle ne pense plus qu'à augmenter, auprès de ses pareilles et sous l'impulsion de Dieu, ses richesses morales et intellectuelles.

Telle est l'hypothèse. Peut-être la trouvera-t-on peu flatteuse pour l'homme qui, dans son orgueil, a cru toujours pouvoir revendiquer, dans l'univers, une place à part et, se déclarant « le roi de la création », a encore, à notre époque, malgré toutes les probabilités contraires, bien de la peine à concevoir, entre lui et les animaux qui l'entourent, une parenté physique et encore moins intellectuelle. Remarquons pourtant que, si elle lui donne des origines bien modestes, elle lui laisse entrevoir, par compensation, un avenir très brillant, bien propre à exciter ses désirs légitimes et à satisfaire, dans ce qu'il a de plus noble et de désintéressé, ce besoin de s'élever toujours plus haut, qui tourmente son âme.

Général ARAUT.

Revues et Journaux

M. Marcel Pays commentant dans ***Le Gaulois*** (3 septembre), la polémique soulevée par l'enquête de *L'Opinion*, trouve qu'on se hâte un peu trop de prononcer la faillite du spiritisme. Il estime qu'on pourrait accorder un peu plus de crédit à ce qui est susceptible de devenir une science, ouvrant à la connaissance humaine tout un infini de forces inconnues.

Il parle des expériences de l'Institut du docteur Geley, de MM. Camille Flammarion, du professeur Charles Richet et donne les commentaires de MM. de Gramont, membre de l'Institut et Jules Roche, ancien ministre, sur la métapsychique :

« Toutes les conclusions sont hâtives, nous disait naguère le comte A. de Gramont. Elles enferment l'impondérable dans des formules étriquées, dont les précisions sont loin de correspondre encore à l'imprécision des données scientifiques insuffisantes.

« Tout ce qu'on peut dire en métapsychique, c'est que la science se trouve en présence de forces inconnues, qu'elle peut et qu'elle doit étudier, sans passion ni parti pris, si elle veut explorer un domaine vierge de la nature... Car tout est dans la nature... et, tôt ou tard, la nature livre ses secrets aux investigations prudentes et méthodiques.

« Plus séduisants que ces sages critiques nous ont paru les commentaires de M. Jules Roche, député et ancien ministre :

« La métapsychique, nous dit-il, est à ses premiers balbutiements. Et pourtant elle m'apparaît comme la synthèse future de toutes les sciences et de toutes les religions humaines, parce que les résultats obtenus jusqu'à présent ne sont négatifs d'aucun dogme spiritualiste ni d'aucune vérité scientifiquement établie.

« La métapsychique me paraît, comme au docteur Gustave Geley, la réfutation du matérialisme grossier et de l'athéisme borné qui en résulte. Elle a démontré — matériellement — la présence de l'âme dans la mécanique du corps humain. A bien y réfléchir, ses conclusions logiques ne sont pas si différentes qu'on pourrait le croire des idées de Bossuet sur la connaissance de Dieu.

« La création, au cours des expériences dont j'ai été le témoin, s'est imposée à mon esprit, qui ne peut plus la concevoir autrement que consciente et éternelle dans son action. J'ai acquis la conviction que l'âme, indépendante du corps qu'elle détermine, lui survit et peut se manifester après la destruction de la matière qui lui servait de support.

« Mais si l'induction permet d'atteindre d'un élan à ces certitudes, l'infirmité de notre organisme, encore mal servi par la science incomplète, ne nous permet point d'avancer les preuves physiques qui convainquent seules les esprits bornés ou prévenus.

« Est-ce un motif de se décourager? Non. Il n'y a que l'ignorance qui s'ignore, c'est-à-dire la demi-science prétentieuse, qui croit avoir atteint la limite des connaissances humaines. L'ignorance consciente est une raison d'apprendre toujours.

« Un siècle de progrès, libre de tous préjugés, a réalisé plus de découvertes expérimentales que trente ou quarante siècles de dogmes acceptés sans critique scientifique. Or, la métapsychique n'a que quelques années... N'est-ce pas un peu tôt pour lui demander des certitudes déductives? »

Dans ***La Dépêche*** de Toulouse, sous le titre : «*La Science de l'Au-delà*», M. G.-L. Duprat, Directeur de laboratoire de psychologie expérimentale, consacre un long article à l'Institut Métapsychique International. Il rend hommage aux efforts faits jusqu'ici, pour noter impartialement des faits et pour les interpréter logiquement.

L'Intransigeant (17 septembre) constate le progrès du spiritisme :

« C'est un fait incontestable que, depuis la guerre, on s'intéresse beaucoup plus qu'autrefois aux choses de l'Au-delà et que les doctrines spirites, par exemple, ont fait de très nombreux adeptes.

« Nous étions particulièrement frappés de cet intérêt que porte le public à tous ces problèmes et ces mystères en passant devant la devanture d'un des grands libraires des boulevards. Sur cent volumes de son étalage, soixante au moins sont consacrés à ces questions psychiques, aux conversations avec les morts, aux apparitions de fantômes...

« C'est un signe étrange de l'évolution que le grand conflit mondial a créée dans bien des âmes inquiètes. »

L'Avenir, par la plume de son distingué directeur, M. René Sudre, donne un compte rendu, très intéressant, du Congrès des Recherches psychiques, qui vient d'avoir lieu à Copenhague, du 25 août au 2 septembre.

« Délégué par l'Institut Métapsychique International de Paris, j'y ai pris part, à côté de son distingué directeur, le docteur Gustave Geley. C'était le dessein des dirigeants de cet Institut, qui compte deux membres éminents de l'Académie des Sciences, MM. Charles Richet et de Gramont, d'organiser à Paris cette première rencontre entre savants et chercheurs intéressés aux mêmes problèmes. Mais les susceptibilités nationales ne permettant pas encore d'inviter tous les pays, les Français furent heureux d'accepter la réunion en terrain « neutre », qui fut proposé par un comité danois, présidé par M. Carl Vett. Aussi bien l'heure n'était peut-être pas encore venue de discuter rationnellement les questions passionnantes qui s'imposent de plus en plus à la connaissance humaine. Tant que la nouvelle science n'aura pas formulé sa méthode et tant qu'elle n'aura pas écarté impitoyablement une foule d'esprits chimériques ou de simples curieux qui sont attirés par le mystère, une œuvre fructueuse ne pourra être entreprise.

« Ces réserves faites, le Congrès de Copenhague aura eu le mérite de rapprocher les pionniers isolés, dont beaucoup sont des professeurs d'université, des médecins, des ingénieurs, psychologues et physiciens connus, et de leur démontrer la nécessité de travailler selon des règles communes. En le préparant dès maintenant nous espérons pouvoir, dans deux ans, tenir à Paris ce Congrès, qui marquera une date dans les annales scientifiques. »

Nous reviendrons sur le détail du Congrès dans notre compte rendu.

La Revue Mondiale (15 septembre) publie un extrait de *La Survivance humaine*, de Walter Wynn. Voici dans quels termes il est présenté par la Revue de M. Jean Finot :

« Le fameux principe de Terence : « Je suis un homme et tout ce qui touche aux

humains ne peut me laisser indifférent », s'applique plus que jamais aux phénomènes télépathiques et aux sciences occultes.

« Quelle que soit notre attitude à l'égard des disciplines spirites ou spiritualistes, nous n'avons plus ni le droit ni la possibilité de les traiter comme quantités négligeables.

« Comme des millions d'êtres humains semblent communier dans le même idéal, nous avons un motif capital de nous tenir au courant de manifestations qui paraissent décisives aux adeptes et aux croyants.

« Comme l'auteur de *Rupert Lives (Rupert Vit.* Traduction française de Leymarie) appartient aux auteurs le plus lus et le plus passionnément commentés de nos jours, il nous a paru intéressant de publier sa nouvelle contribution à la «survivance humaine».

« Rappelons que M. Walter Wynn est un ecclésiastique et orateur parmi les plus respectés et les plus suivis de l'autre côté de la Manche. »

Nous avons donné, en son temps, le compte rendu de cet ouvrage. De nouveau nous en recommandons vivement la lecture à nos abonnés. En vente à la librairie Leymarie.

Dans ***l'Opinion*** du 1er octobre, M. Heuzé continue son enquête par le professeur Branly, dont il reproduit la déclaration mot pour mot ; ceci à l'adresse de *La Revue Spirite*, dit-il, pour qu'elle ne puisse pas dire, à nouveau, qu'il a en partie mal interprété ou dénaturé la pensée des éminentes personnes qu'il a interrogées. Si notre observation peut avoir le bon côté d'éviter des rectifications dans l'avenir, nous nous en félicitons.

M. Branly voudrait que les expériences psychiques puissent se reproduire à volonté, de la même façon qu'une expérience physique. L'éminent savant ignore-t-il, ce que d'autres savants ont constaté, que les expériences psychiques sont dirigées par une force-intelligence productrice et directrice, dont ils n'ont pas encore découvert l'origine. Exiger, avant qu'on ait trouvé l'origine de cette force, une production de phénomènes répétés à volonté et sur commande, est demander l'impossible et proclamer qu'il faut renoncer à toutes recherches dans ce domaine.

Parlant de l'Institut Métapsychique, le professeur s'exprime ainsi : « Je ne dirai rien des expériences de l'Institut Métapsychique, sinon qu'elles paraissent dénuées de méthode scientifique. Notez bien que je ne nie pas la possibilité de ces phénomènes. Il serait intéressant qu'ils fussent réels. Je n'ai toujours demandé qu'à croire !... Mais je demande quelques preuves : les expérimentateurs n'ont jamais pu en donner quand il y avait un véritable contrôle. »

Et, cependant, si notre grand savant a lu les quatre derniers numéros de la *Revue Métapsychique*, *Bulletin de l'Institut Métapsychique International*, il a pu y trouver les importants exposés, clairs et précis, des expériences de matérialisation à l'Institut avec le médium Franek Kluski, avec des preuves à l'appui : moules de mains, de pieds, de visage obtenus dans la paraffine, avec toutes les dispositions, précautions et contrôles scientifiques désirables et possibles. Nous pensons que ce n'est pas aux savants de l'Institut d'apporter d'autres preuves à M. Branly, mais c'est à lui à fournir la preuve que ces expériences sont dénuées de méthodes scientifiques, comme il veut bien le dire.

L'*Opinion* publie, en même temps, une lettre explicative du docteur Geley, adressée de Varsovie à M. Heuzé, que voici :

« J'ai constaté, avec regret, que plusieurs des journaux qui ont analysé vos articles ont relaté mes expériences sur l'ectoplasme sans dire un mot des conclusions philosophiques auxquelles les faits m'ont impérieusement conduit.

« Or, cela, c'est dénaturer ma pensée. Je vous prie instamment, cher Monsieur Heuzé, de vouloir bien publier la présente lettre dans l'*Opinion*, afin de laisser à mon témoignage toute sa précision.

« Tout d'abord, j'estime que l'on n'a pas le droit, en se basant sur les faits, de déclarer, dès maintenant : « Je suis spirite ! » ou « Je ne suis pas spirite ! » Parler ainsi, c'est faire un acte de foi, soit positif, soit négatif. A cela, je me refuse absolument.

« La question de l'ectoplasme ne pose pas seulement un problème physiologique, mais aussi et surtout un problème psychologique.

« Le premier est aujourd'hui résolu : il est certain que l'ectoplasme, quelle que soit sa complexité, qu'il représente un organe partiel ou un organisme complet, est fait de la substance même du corps du médium.

« Le problème psychologique, par contre, est encore des plus obscurs. Quelle est l'origine de la Force-Intelligence productrice et directrice du phénomène? Nous n'en savons rien. Les hypothèses que l'on peut faire à ce sujet, y compris l'hypothèse dite subconscientielle, ne sont, en tout état de cause, que des hypothèses provisoires.

« Par contre, ce que la métapsychique en général et l'électoplasmie en particulier permettent de proclamer catégoriquement, c'est *la faillite de la conception matérialiste de l'univers et organocentrique de l'individu.*

« J'ai démontré dans mon livre : « *De l'Inconscient au Conscient* (et cette démonstration n'a pas été réfutée) que :

« 1° L'être n'est pas un simple complexus cellulaire et les réactions physicochimiques ne jouent pas, en biologie, un rôle exclusif ni même prépondérant ;

« 2° Il y a, dans l'être, un principe dynamique et psychique d'ordre supérieur, indépendant du fonctionnement de l'organisme et conditionnant cet organisme ;

« 3° Le principe dynamique et psychique essentiel n'étant pas lié au corps, doit vraisemblablement lui préexister et lui survivre.

« Ces conclusions sont exclusivement le résultat d'un calcul de probabilité scientifique, basé sur tous les faits connus et bien établis, y compris les phénomènes métapsychiques.

« L'un des représentants les plus éminents de la psycho-physiologie classique me disait un jour, au cours d'une discussion sur mes expériences :

« Je ne crois pas à l'ectoplasmie. Je pense que vous avez été victime de fraudes ou d'illusions. Mais, si les phénomènes que vous dites avoir constatés sont vrais, alors, vous avez raison, toute notre psycho-physiologie est par terre ! »

« Telle est aussi, cher Monsieur Heuzé, ma conviction absolue.

« Veuillez recevoir, avec mes compliments pour le retentissement de votre travail, etc.

Dr GELEY. »

Chronique Étrangère

Le premier Congrès spirite argentin vient d'avoir lieu (septembre). Le Conseil fédéral de la Confédération a lancé ses invitations à toutes les Sociétés spirites de la République. Qu'il nous suffise de signaler aujourd'hui cette importante manifestation fraternelle, que présida M. Manuel Vasquez de la Torre. Le Congrès s'est tenu à Buenos-Aires. Il a été bien spécifié que seuls y devaient participer les groupes altruistes, visant le progrès moral de l'humanité. Parmi les questions étudiées figurent : la propagande, la recherche des moyens de solidarité entre les Sociétés spirites, l'attitude à adopter à l'égard des problèmes sociaux; toutes les classes de phénomènes, l'orientation scientifique des diverses médiumnités, les relations du Magnétisme et de l'Hypnotisme avec le Spiritisme, la création d'Instituts d'études théoriques et pratiques; la réincarnation et ses preuves, etc. — Il sera reparlé ici du Congrès de Buenos-Aires.

Ceci dit, écrivons aujourd'hui une « chronique de phénomènes ». On en trouve à foison dans les publications spirites du monde entier.

Toute semblable à saint Thomas, Mrs May Wright Sewall niait le spiritisme. Personne positive, conférencière plaidant, en Amérique, pour les Droits de la Femme, elle raillait les crédules qui regardent tourner les tables. Un jour pourtant, elle vit clair et son livre *Neither Dead nor Sleeping* (Ni la mort ni le sommeil) est l'histoire de sa confession. Publié à Indianapolis (États-Unis), cet ouvrage, depuis un an, fait grand bruit dans le monde. Il est le type de « l'acte de probité » d'un adversaire du spiritisme qui a reconnu son erreur. A cet égard, il est précieux d'en mettre quelques extraits sous les yeux de nos ennemis systématiques : « Jusqu'au jour où je vis la vérité, déclare l'auteur, mon principe était : *un monde à la fois* (le monde des vivants, et puis, *ensuite*, s'il existe, celui que promet la religion). Ainsi pensais-je quand je perdis mon mari. » Un hasard conduit Mrs Sewall à Lily Dale, grand centre spirite : « En me promenant, je vois de multiples annonces spirites. On m'offre d'assister à des séances, je refuse, puis... je me laisse entraîner. Chez le médium où on me conduit, je reçois des lettres écrites sur des ardoises soigneusement choisies et nettoyées par moi, enveloppées dans *mon* mouchoir et tenues dans *mes* mains. Écriture lisible et claire, texte parfaitement cohérent, réponses caractéristiques aux questions rédigées par moi sur un papier dont je ne me suis pas séparée : le tout réalisé au grand jour, devant une fenêtre par laquelle je vois des enfants jouer sous les arbres, le médium étant loin de moi, moi-même parfaitement éveillée, et la séance ayant à peine duré une demi-heure. Ainsi je découvre la preuve de la survivance. Je vois que la mort, notre dernier ennemi, est vaincue, et qu'elle n'abolit pas les relations spirituelles entre les vivants et les trépassés. » Employant la trompette, son mari lui dit : « Que d'efforts j'ai dû faire pour vous conduire ici ! » Elle apprend qu'elle a obéi à l'Esprit du cher défunt en venant à Lily Dale, et dès lors, parle, en les identifiant, avec divers parents de l'autre monde. Les « preuves » lui sont fournies avec une telle abondance, qu'elle devient, sans réserves, spirite, est bientôt douée de la médiumnité de l'écriture, et se consacre désormais à la Cause avec l'ardeur qu'elle mettait, antérieurement, à soutenir ses thèses d'émancipation sociale, auxquelles d'ailleurs elle ne renonce pas.

Parmi les cas de « messages » mentionnés par nos confrères de l'étranger, signalons celui-ci, pour son admirable précision. Une dame Rooney, qui, elle non plus, ne croit pas au spiritisme, se laisse conduire, par sa fille, à une séance. Des communications se produisent. Elle n'admet pas qu'elles puissent venir des morts. Pourtant, rentrée chez elle, curieuse d'expérimenter elle-même, elle utilise le oui-ja de sa fille. Il faut dire que cette femme, dans sa jeunesse, et pour des questions de sentiment, a dû rompre avec sa famille et est allée vivre en une autre ville, fort loin de son pays natal. Elle n'a plus, depuis vingt ans, de nouvelles des siens. A sa grande surprise, lettre à lettre, le oui-ja compose cette phrase : « Votre frère John est vivant ; il réside au nº 28, East Street, à Weymouth. » Elle écrit, sceptique, à cette adresse. Son frère lui répond aussitôt, très intrigué, et demandant comment on a pu le découvrir. On sut, plus tard, que le message provenait de sa mère, décédée depuis douze ans. *(Light.)*

La Nacion, de Santiago, reproduite par la *Revista psiquica* de Valparaiso, relate de curieux phénomènes survenus à Ferry-Ford (New-Jersey). C'est là un fait collectivement observé et qui laisse peu de place à l'hypothèse d'une hallucination dont aurait été victime... tout un village. Un Esprit, plusieurs nuits consécutives, celui de John Koch, mécanicien récemment suicidé, vient se promener, un gros chat blanc dans les bras, de rue en rue, et ne manque pas, chaque nuit, de faire une halte devant la maison où il habita. On s'alarmerait à moins. Il entre chez lui, apparaît à sa veuve, à ses enfants, à d'autres personnes et, après quelques minutes, s'en va en sifflant. Les autorités décident, un peu naïvement, de sévir. Quatorze villageois, armés jusqu'aux dents et accompagnés de leurs chiens, organisent une chasse au fantôme. La maison est entourée. Le maire, le juge de paix, le capitaine des gendarmes et deux conseillers s'y sont réunis. A minuit, un portrait de John Koch se détache bruyamment du mur ; Koch lui-même apparaît à la fenêtre du jardin, dans un halo bleu, et haussant son chat blanc vers les témoins. Un chien s'élance, mord l'ombre de l'animal : terrifié par son insuccès, il va se cacher sous une table. Entre temps, les « chasseurs » prévenus par les cris, arrivent, voient l'Esprit malicieux, et tirent sur lui bon nombre de cartouches. Koch s'en amuse, rit pour marquer sa bonne humeur, puis se dissipe peu à peu, en une nuée. Après cet échec, les meilleurs tireurs de la région et un rédacteur de l'*Evening World* de New-Work occupent le logis. La nuit venue, ils livrent bataille à l'apparition et, une fois de plus, fusillent, sans résultat, le mort facétieux.

Le journal *The Sun* publiait récemment une page rétrospective, très oubliée, et d'un intérêt capital pour les spirites. L'article était intitulé : *La vision de Washington*, et avait déjà paru dans le journal américain *Evening Courrier*, de Portland, le 8 mars 1862. Il y est dit, en substance, que le jour où le général Mac Clelland prit la direction des Armées des États-Unis, alors que, pendant la guerre civile, la ville de Washington était menacée par l'ennemi, ce chef, étudiant ses cartes, eut un moment de fatigue irrésistible, et s'endormit dans son fauteuil. Aussitôt, — et c'est son propre récit, — il sentit la main d'un être invisible se poser sur son épaule. On lui ordonnait de se réveiller, et l'ordre fut si impérieux, qu'il se retrouva debout devant sa table. Alors, il eut une vision stupéfiante. A ses yeux se formait, contre la muraille, l'image d'une véritable « carte vivante » où il voyait le sol américain jusqu'à la côte de l'Atlantique, dans tous ses détails. A son gré, il précisait le dessin des rivages, le cours des

rivières, et mieux encore, il distinguait les navires en mer comme les mouvements des bataillons sur le sol. C'est ainsi qu'il put se rendre compte que, par diverses routes, des troupes ennemies se dirigeaient vers la ville de Washington. Il *sut* qu'il avait été trahi par ceux qui auraient dû l'avertir de ces avances. Il comprit qu'ainsi renseigné par l'Astral, il avait à peine le temps d'agir pour empêcher l'inévitable, la chute de la capitale. A ce moment, une apparition se constitua auprès de lui. Lentement dégagée d'une sorte de nuage, elle prit la forme du grand Washington, « qui revenait pour sauver une seconde fois la patrie ». La figure vaporeuse enfin se dissipa et Mac Clelland, aussitôt, traça sur ses cartes un dispositif défensif qui, le lendemain, lui permit de faire obstacle à l'ennemi, aux lieux mêmes qui lui avaient été désignés par l'Esprit.

Sur témoignages contrôlés, un autre cas d'apparition, et des plus « neufs », est affirmé comme authentique par notre confrère *Jornal-Espirita*, de Porto-Alègre (Brésil). En cette ville, un employé du Cinéma Garibaldi, après la représentation, va pour fermer un petit salon d'où l'on peut voir l'écran, lorsqu'il aperçoit, assise, une dame, qu'il reconnaît comme une « habituée » qui n'est pas venue depuis plusieurs semaines. Il l'invite à se retirer et va éteindre la lumière, quand, ne recevant pas de réponse, il est pris de peur et devine, en cette personne, un être anormal. Il va prévenir un camarade qui, lui aussi, reconnaît la dame, toujours silencieuse. Terrifiés, ils appellent le patron, qui voit le fantôme. On court dans la rue, chercher d'autres témoins. Mais la vision s'est dissipée. Or, ces trois individus ignoraient la mort de la muette spectatrice. Un mois auparavant, le Cinéma Garibaldi avait commencé la présentation d'un film dont les épisodes devaient se dérouler en cinq séances. La dame avait assisté à la première, puis était tombée malade, et, peu avant d'expirer, avait dit son regret de s'en aller sans connaître « la suite de l'histoire ». Mais il est, avec la mort, des arrangements, même en matière de curiosité cinématographique, et il n'est pas invraisemblable que l'« habituée » soit revenue d'outre-tombe, sous une forme apparente aux yeux des vivants, pour regarder, jusqu'à sa dernière scène, un film si passionnant.

Le *Gil Blas*, journal quotidien de Bogota, en Colombie, signale, avec force détails, la découverte d'un assassinat par le moyen du spiritisme. Un sieur Marth se présente un jour à la police : il raconte que sa femme, médium, est réveillée chaque nuit par un Esprit, qui se dit celui d'un médecin, décédé, et coupable d'avoir, il y a quelques années, donné la mort à une jeune fille en pratiquant sur elle une opération illégale. Effrayé, il a enfoui le corps à un endroit qu'il désigne, et il supplie que l'on donne à sa victime une plus digne sépulture. Bien qu'extrêmement sceptique, la police consent à faire des recherches, se rend au lieu dit, entreprend des fouilles et, en effet, découvre, dans une caisse où subsistent des traces de chaux, des ossements humains. Il faut se rendre à l'évidence. Le médium a dit vrai. Depuis ce jour, l'Esprit ne vient plus confesser ses remords. Sans doute est-il satisfait d'avoir été entendu. Ces circonstances peuvent être rapprochées de celles dont viennent de parler les journaux allemands. A Herford, près de Heidelberg, le bourgmestre et une autre personne disparaissent. On présume qu'ils ont été assassinés, mais la police ne découvre aucune piste. Un jour pourtant un clairvoyant de Francfort écrit au juge instructeur et raconte, en précisant le lieu où les corps sont cachés dans les bois, tout le crime dont il a eu la vision. L'enquête démontre bien vite que tous les détails fournis sont exacts. Simultanément

une autre voyante, de Heidelberg, Mme Bucher, avait fourni, sur l'affaire mystérieuse, des détails parfaitement vrais. De même, à Cleveland (États-Unis) un assassin vient-il d'être découvert, grâce à la collaboration d'un médium.

Le moyen de communication avec les Esprits *par coups frappés*, fera longtemps encore sourire bien des gens. Il n'en est pas moins vrai que voilà une expérience des mieux faites pour démontrer, une fois de plus, la valeur du phénomène. Un jeune homme, en Angleterre, assiste, en curieux, à une séance, lorsque, dans la table, des coups se suivent selon un rythme que l'on ne comprend pas. Ce n'est ni l'alphabet ordinaire, ni le code Morse. Mais le jeune témoin intervient et dit : « Comment ne pourrais-je croire à la réalité de cette communication? Les coups que vous entendez sont frappés suivant une cadence inconnue de tout le monde, entièrement privée, et qu'avec un ami décédé nous avions inventée, comme une sorte de code conventionnel qui servait à nous seuls ». Le fait nous paraît assez original et assez rare pour être signalé.

Répondant par ailleurs à des critiques qui arguaient l'impossibilité, pour un médium, de s'exprimer, sous l'influence des Esprits, en une langue étrangère QU'IL NE CONNAIT PAS, l'*International Psychic Gazette* fixe un point d'histoire, par la plume de M. R. Wolstenholme. Peu de temps avant sa mort, l'illustre W. T. Stead demandait à l'auteur de l'article s'il ne connaissait pas un sujet capable de parler en trance, dans un langage dont il ignorerait le premier mot. M. Wolstenholme répondit qu'il organiserait cette belle expérience quand M. Stead serait désireux d'y assister. Étant bien acquis, par une enquête minutieuse que les médiums savaient uniquement l'anglais, la séance eut lieu peu après. Un habitant de Bolton prouve d'abord ses pouvoirs. Après quelques phrases, M. Stead déclare : « C'est de l'arabe ; je connais la plupart des mots que le médium emploie ». Puis Mrs A., de Blackburn, et Mr L., de Darwen, médiums, engagent un dialogue. Et il est parfaitement établi qu'ils dialoguent en chinois. M. Stead se proposait de renouveler ces expériences, d'un si grand intérêt, mais la mort ne lui en laissa pas le loisir.

Quant à la photographie spirite, malgré l'évidence du non-truquage et toutes les précautions matérielles prises pour éviter les supercheries, elle suscite peut-être plus de doutes que tous les autres phénomènes. *The International Psychic Gazette*, *Light* et plusieurs revues sud-américaines, ce mois-ci, n'en accumulent pas moins, et n'en déplaise aux ironistes, des témoignages qui suffisent largement à confirmer, sur ce chapitre expérimental, la certitude des spirites. Parmi ces faits nouvellement signalés, nous ne pouvons en retenir que quelques-uns. M. Hipwood et sa femme, spirites depuis trois ans, et ayant perdu un fils à la guerre, se rendent, il y a peu de temps, chez le médium-photographe Hope, à Crewe. Ils apportent leurs plaques, et elles sont signées de leur nom. Une première épreuve donne un résultat vague, mais à la seconde pose, c'est merveille. Sur le fond du cliché, entre le père et la mère, se détache, avec le relief d'une figure vivante, le visage du fils, nimbé d'un voile léger. Huit jours plus tard, un enfant de neuf ans, s'écrie en voyant la photographie : « Je le reconnais, c'est votre garçon ».

— Soit, mais c'est de la photographie de la pensée, répondent les irréductibles négateurs.

Or, le fait suivant leur donnera tort. M. Bland, de Washington, pendant une séance,

reçoit, d'une Entité, le conseil d'aller, avec un médium, chez un photographe ; on lui assure qu'il obtiendra le portrait de sa mère décédée. Il s'enquiert donc d'un médium, se promène avec lui en ville et entre chez le premier photographe venu. A la surprise de l'opérateur, il y a, sur le cliché, près de son client, un autre personnage, entièrement inconnu de M. Bland. Déçu, celui-ci retourne chez les amis où un Esprit l'a invité à tenter l'expérience et lui a promis la photographie de sa mère. Cette fois, c'est la mère qui s'exprime par la bouche du médium et dit que, pour un premier essai, elle a préféré envoyer un autre désincarné devant l'objectif, pour que l'on ne puisse pas prétendre qu'il s'agissait de photographie de pensée. « Mais faites une seconde épreuve, et comptez bien que je viendrai. » M. Bland, avec le médium-photographe, retourna alors dans un autre atelier et fut pleinement récompensé, car alors, à ses côtés, il obtint une image de sa mère, tout à fait incontestable.

M. C. V. W. Tarr, dans le *Light* (30 juillet), parlant d'un genre de photographies extrêmement curieux, explique qu'il a été possible d'obtenir, sur la plaque, l'image d'une rose *avant qu'elle ne fût épanouie*, et alors qu'elle n'était qu'en bouton. L'auteur s'efforce de démontrer qu'il s'agit là d'un *plasma* de la fleur future, d'une forme irréelle, qui précède le développement physique de la rose : « La photographie nous montre cette rose *plasmique*, dit-il, beaucoup plus avancée dans son développement que la rose *physique*. En fait, cette dernière ne sera que la représentation tangible, visible, de la forme plasmique préexistante. La vraie rose n'est qu'une condensation matérielle de la rose première, celle que nos yeux ne voient pas. Et la fleur invisible se développe d'abord dans un plan de vibrations intensives qui ont justement pour effet la réalisation de la fleur matérielle ». Il y a là, on en conviendra, tout un ordre de recherches des plus captivantes qui, peut-être, pourront un jour s'apparenter avec celles dont l'atmosphère humaine, — *l'aura*, — fait l'objet.

Que faut-il penser de la splendide séance dont plusieurs revues sud-américaines, et notamment notre confrère *O Clarim*, de Mattao, donnent un compte rendu longuement détaillé? Si elle a été rigoureusement contrôlée, — et il apparaît qu'il en est ainsi, — elle est des plus saisissantes. Pour tout dire, elle a eu lieu dans un cercle spirite célèbre en Amérique du Sud, chez Mme Euripides Prado, de Para, incontestablement reconnue comme douée des plus rares facultés, surtout en tant que médium à matérialisations. Cette fois, Mme Prado, sur l'attestation de témoins qualifiés, a réussi a obtenir, pendant deux heures et quarante minutes, la matérialisation d'une personne décédée. La jeune Rachel est revenue s'asseoir au cercle de famille, a touché et baisé les mains de son père, M. Fred Figner, s'est laissé embrasser les siennes par les personnes présentes, a parlé et notamment a invité Mme Prado à se vêtir de blanc. Enfin elle a apporté des fleurs. Il est infiniment regrettable qu'une manifestation de cette importance n'ait fait l'objet que d'un procès-verbal rigoureux, fut-il rédigé par des signataires au-dessus de tout soupçon. De loin, nous ne saurions trop conseiller au groupe Prado, pour le cas où un fait analogue se reproduirait (celui-ci a déjà eu lieu trois fois), d'ajouter à ses preuves *celle de la photographie*, qui est péremptoire. On peut aisément admettre qu'un Esprit tel que celui de Rachel, si résolu à apporter la consolation à sa famille, ne se refusera pas à tolérer l'épreuve de la plaque pour fournir au monde des sceptiques un témoignage difficilement récusable.

Il n'est pas jusqu'à la télépathie qui fasse encore sourire certains « esprits forts ». Donnons-leur à méditer le cas récemment signalé par le *Daily Chronicle*. C'est un malade d'hôpital qui fait ce récit : « Mon infirmière, cette nuit-là, avait congé. Endormi comme à l'habitude, je m'éveillai brusquement, croyant que quelqu'un, entré dans le dortoir, essayait de m'arracher du lit. M'étant rendormi, j'eus un même et soudain réveil, avec la même sensation. Quand mon infirmière revint, le matin, je lui dis : « Mauvaise nuit ! » Et elle me répondit : « Moi aussi, je me suis mal reposée. A peine couchée, j'ai rêvé. Je revenais ici, au milieu d'un incendie. J'essayais de vous tirer des draps et de vous emporter. Je ne réussissais pas. Je m'y repris à deux fois. Mais la pièce était déjà toute en feu ! » Alors j'ai raconté mon propre rêve, et cette femme a été bien étonnée ! »

Comme autres faits télépathiques, retenons le cas d'une dame qui, certain jour, dit subitement à son mari : « Une nouvelle nous arrive. Nous allons apprendre un événement grave. » Elle est bouleversée. Dix minutes après, on lui fait connaître que son fils vient de se noyer aux bains de mer. — M. K. Gilbert s'éveille en sursaut : il a vu son fils, qui est en Nouvelle-Zélande, broyé dans un chaos de rocs. Plus tard, il reçoit de son enfant une lettre, envoyée de l'hôpital, et où le voyageur raconte qu'il st tombé de cheval dans une carrière. En calculant la différence des latitudes, on vérifie que l'accident s'est produit à l'heure du rêve *(Light)*.

Du journal *El Siglo Esperita* (Mexico), nous détachons cette anecdote qui, affirme notre confrère, ne saurait être contestée. Trois jeunes filles, habitant un village de l'État de Jalisco, partent en pèlerinage, avec plusieurs centaines de voyageurs, vers un sanctuaire réputé. En cours de route, le train déraille et il y a de nombreuses victimes, parmi lesquelles les trois camarades. La grand-mère de l'une d'elles est fort âgée. Elle n'a pas su que sa petite-fille allait au pèlerinage : on décide donc, pour lui éviter une commotion qui peut être funeste, de ne pas lui apprendre que la malheureuse enfant a péri dans la catastrophe. On dira qu'elle est en voyage, à longue distance, et l'on préparera doucement l'aïeule à connaître la vérité. Or, avant que le déraillement soit publié par la presse, une dame rend visite à la grand-mère et se garde bien de lui révéler un mot de ce qui s'est passé. Mais à sa profonde stupeur, elle entend la bonne vieille qui déclare : « Je suis heureuse de vous voir, je regrette seulement que vous ne soyez pas arrivée cinq minutes plus tôt. Vous auriez vu ma petite-fille et ses deux amies assises dans les fauteuils que voilà. Je les ai trouvées très tristes, et je me demande encore pourquoi. Elles viennent de sortir sans prononcer un mot. » La grand-mère avait vu, et pris pour des personnes réelles, les fantômes des trois victimes.

Le *Harbinger of Light* (Australie) a découvert une très ancienne histoire, parfaitement oubliée, mais qu'il nous semble intéressant de faire connaître à notre tour. En propre, c'est un beau cas de prémonition. Dans son livre *Miscellanies* publié en 1696, l'auteur, Aubrey, relate donc l'aventure de William Harwey, l'illustre savant qui, le premier, constata la circulation du sang. Harwey s'étant rendu à Douvres pour faire la traversée vers la France, se vit arrêté au port par le Gouverneur de la ville et, malgré ses protestations, emprisonné jusqu'après le départ du navire. Or, pris par la tempête, ce bâtiment naufragea deux heures plus tard. C'est alors que le Gouverneur eut l'explication d'un songe qu'il avait fait la nuit précédente. En rêve, il avait vu

Harwey et s'était entendu ordonner, sans autres explications, d'empêcher son voyage sur mer. Tout l'équipage et les passagers avaient péri, mais le savant, sans doute plus utile à l'humanité, était sauvé.

Les cas d'avertissement donnés aux vivants, dans l'état de rêve, par les défunts, sont fréquents. Le *Progressive Thinker* du 30 juillet en signale un qui est des plus caractéristiques. Un homme, à l'âge de sept ans, a la douleur de voir mourir sa mère qui, avant de fermer les yeux pour la dernière fois, lui remet un médaillon contenant son portrait avec le portrait du père antérieurement décédé. L'enfant grandit et n'oublie pas la recommandation maternelle de ne jamais perdre ce précieux souvenir. Pourtant, trente années après, vivant au voisinage de grandes forêts où il s'occupe d'exploitation, le possesseur du médaillon, à la fin d'une journée de courses dans les bois, rentre chez lui et constate qu'il n'a plus sur lui le cher petit boîtier d'or dont il ne se séparait jamais. Désespéré, dès l'aube suivante, il parcourt tous les chemins suivis la veille et malgré les plus soigneuses investigations, ne trouve rien. Affligé à l'extrême, il rentre au logis, se couche, s'endort et rêve qu'il voit sa mère, près de lui, sur le chemin de la forêt. Silencieuse, elle le conduit à un lieu déterminé, écarte les feuilles tombées et lui montre l'objet perdu. Avant le jour, l'homme se met en route et, au lever du soleil, il est à la place qui lui fut indiquée dans le songe. Ainsi que le fit le fantôme, il soulève les feuilles mortes et retrouve la relique.

Un admirable phénomène est décrit par M. Ch. L. Tweedale, spirite réputé. Le 29 juillet dernier, sa belle-mère décédait. Plusieurs membres de la famille virent, au-dessus de l'agonisante, se former d'abord comme un cercle de fumée de cigarette, vers l'abdomen. Puis le cercle grandit, ses bords se colorèrent de pourpre, un halo enserra la tête, de couleur pâle puis pourprée, passant d'un ton épais à un ton transparent. L'apparition toucha les yeux, s'abaissa vers le nez et la bouche. Le phénomène dura vingt minutes, puis disparut : « Était-ce le corps spirituel? » questionne Ch.-L. Tweedale. La mort eut lieu six heures après. La mourante resta dans un état de complète inconscience depuis la production des halos.

La question de la survivance des animaux continue à faire couler beaucoup d'encre, dans les milieux spirites britanniques. Nous laisserons se dérouler ce curieux débat, sans y prendre parti, en nous bornant ici à détacher, d'entre de nombreux récits, celui-ci, par lequel M. William Ford, de Reading, tend à prouver que les bêtes sont des créatures « capables de Dieu ». « J'avais, étant enfant, un chien qui, lorsque je quittai le logis paternel, fut donné à un vieux fermier. Ils devinrent bons amis. Un matin, le fils du fermier s'entend exprimer par son père le désir de rester au lit : « Je suis mal. Je n'irai pas loin. Avant de mourir, je veux voir le chien. » On va donc chercher l'animal qui, joyeux, plein de vie, saute sur les couvertures, fais fête à son maître, puis, tout-à-coup, s'enfuit en hurlant, se cache dans sa niche, et meurt deux heures plus tard, une demi-heure avant que ne s'éteigne le vieillard. Dix années s'écoulent, lorsqu'un soir, à une séance, le médium me dit voir une forme qui saute. Il croyait que c'était un ours, mais identifie un chien. Et il décrit minutieusement mon vieil ami à quatre pattes qui, paraît-il, se tient près de moi et me prodigue des manifestations affectueuses ».

M. CASSIOPÉE.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, 18, RUE CLAUZEL.